Professeur français, philologue, céderait à prix modéré

la plus grande partie de sa bibliothèque

environ cinq cents ouvrages français, allemands et italiens, dont quelques-uns aujourd'hui introuvables.

S'adresser pour tous renseignements au bureau de la REVUE RHÉNANE, Mayence, Bauhofstrasse 1 (rez-de-chaussée).

Bulletin d'Abonnement

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an - de six mois - à la "REVUE RHÉNANE" à partir du .... 192 .....

Je vous envoie par courrier de ce jour un mandat-poste - un chèque - .... de .... 40 fr. (étranger 50 fr.)

Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de ....

Nom ....
(très lisible)

Adresse ....

A .... *le* *192*

Signature ....
Rayer les mots inutiles.

Découper le bulletin et l'adresser à Monsieur le Directeur de la "Revue Rhénane", S. P. 77
MAINZ, Bauhofstrasse 1

Abonnements-Bestellung

Hierdurch abonniere ich vom .... 192 ..... ab für ein Jahr - ein halbes Jahr - auf die "RHEINISCHEN BLÄTTER".

Mit gleicher Post schicke ich Ihnen eine Anweisung - einen Scheck - über 12,— Mk. - 6,— Mk.

Der Abonnementsbetrag von 12,- Mk., 6,- Mk. ist in meiner Wohnung .... abzuholen.

Name ....
(deutliche Schrift)

Adresse ....

Datum *192*

Unterschrift ....
Ueberflüssiges ist zu streichen.

Den Bestellzettel ausschneiden und ihn an den Direktor der „Rheinischen Blätter" einsenden.
MAINZ, Bauhofstrasse 1.

LE COURRIER DE LA PRESSE
« LIT TOUT »
« RENSEIGNE SUR TOUT »
ce qui est publié dans les
JOURNAUX, REVUES ET PUBLICATIONS
de toute nature
PARAISSANT EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
et en fournit les extraits sur tous sujets et Personnalités

FONDÉ EN 1872
Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco
Ch. DEMOGEOT, Directeur
21, Boulevard Montmartre, PARIS (2e)

LES PLUS ANCIENS BUREAUX
D'EXTRAITS DE PRESSE
ARGUS DE LA PRESSE
« VOIT TOUT »

Reg. de Comm.: Seine No 215.373 — Téléph.: Provence 16-14
Fondé en 1879

37, RUE BERGÈRE 37, PARIS (9e)

LA REVUE RHENANE
RHEINISCHE BLÄTTER

SOMMAIRE :-: INHALT

HENRYK DE LELIWA	Madame de Staël et la « Romantik »	4
* * *	Fustel de Coulanges — Zur Hundertjahrfeier	18
CÉCILE KNŒRTZER	Emil Ludwig	23
	GESCHICHTLICHES	
GEORGES LACOUR-GAYET	Talleyrand und der erste Konsul	26
M. G. DUTHEIL	Paysages Franco-Allemands : La Ville	32
C. KN.	Cosima Wagner	37
	LIVRES NOUVEAUX	
C. KN.	L'Allemagne encerclée — Sperrfeuer um Deutschland par W. Beumelberg	40
	Les Coolis de l'Empereur — Des Kaisers Kulis, avec un extrait par Theodor Plivier	41
C. K.	Revue des Revues allemandes	43
	Durch die französischen Zeitschriften	45
	BIBLIOGRAPHIE	
HENRI POURRAT	Chronique de Peyrolles — L'Or	46
	Hélier, Fils des Bois — Flo ou les Reflets du Silence — Une Femme pure — Marrons sculptés — M'Bala — Variétés II — Robert	47
	Le Mauvais Ange — L'Arc en Ciel — Vigile	48
Dr ANNO SCHLÖSSER	Les Larmes froides	48

Direction, Rédaction et Administration MAYENCE, 1, Bauhofstrasse, Téléphone 437
Alle Zuschriften sind zu richten an: «RHEINISCHE BLÄTTER», 1 Bauhofstrasse, MAINZ
Adresser toutes correspondances à «LA REVUE RHÉNANE», 1 Bauhofstrasse, MAYENCE
ou à l'Imprimerie des « Dernières Nouvelles » à Strasbourg

Bezugspreis: Deutschland 12 G.-Mark
Anzeigen: die 5 gesp. Nonpareillezeile 2 francs (0,25 G.-Mark)
Abonnements: France 6 numéros 22 francs, 12 numéros 40 francs — Etranger 50 francs
Diese Nummer 1,25 G.-Mark — En France 4 francs pour ce numéro

LA REVUE RHENANE

DIXIÈME ANNÉE AVRIL 1930 NUMÉRO 7

MADAME DE STAËL ET LA ROMANTIK

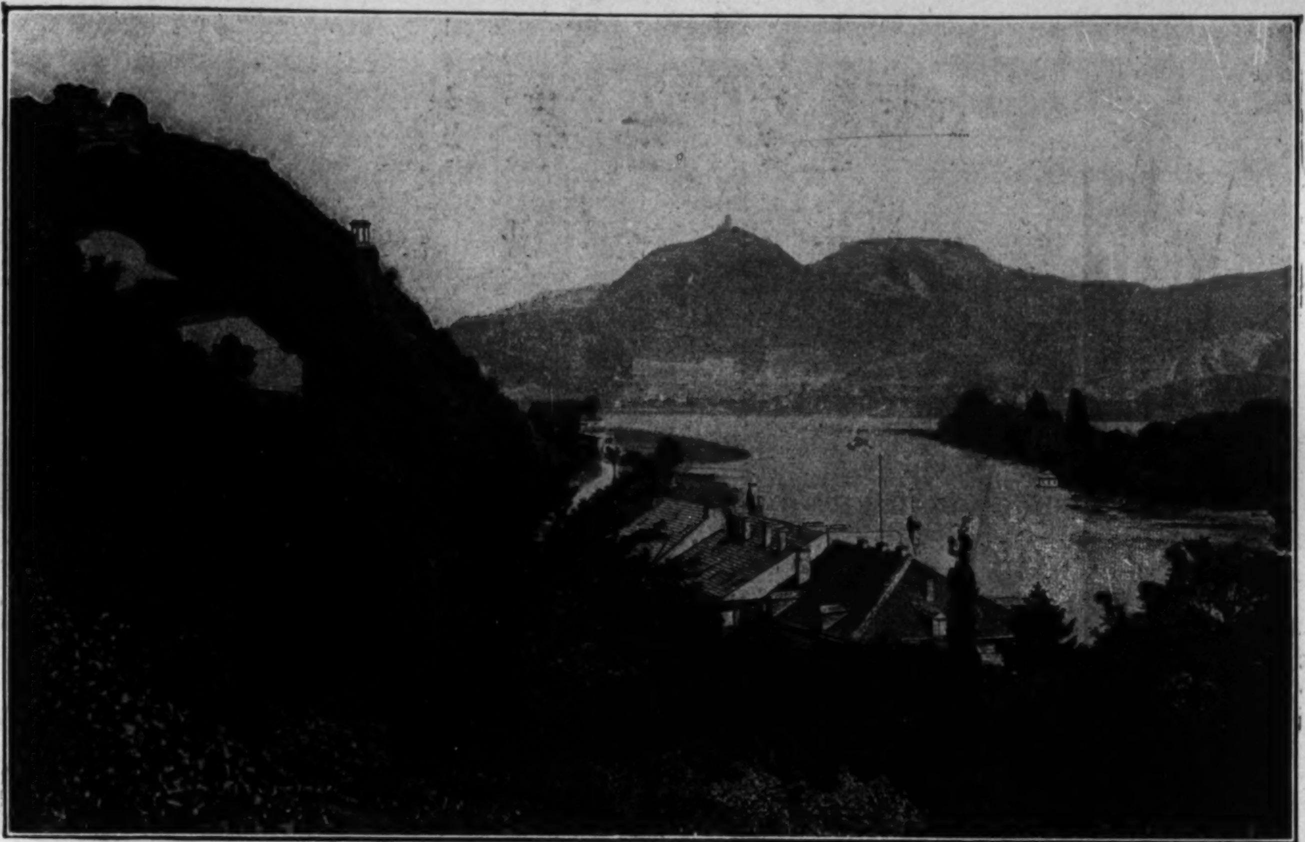
De toutes les manifestations du centenaire du romantisme la première a été la reconstitution du salon de Charles Nodier, rappelant les réunions de Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset..., dont la jeunesse était évoquée dans une autre Expcsition, à la Maison de Victor Hugo. Un courant de pensée comme le romantisme n'est pas chose facile à matérialiser pour le profit de visiteurs de tous pays, à moins que ces expositions ne tendent qu'à grouper des antiquités intéressantes, et alors tout aussi curieuses sont les impressions qu'elles produisent. Les uns, assez indifférents, entraînés à des études françaises dans le fond de gentilhommières de Souabe ou de Westphalie par la lecture de Chateaubriand et de Madame de Staël, se rappelaient sa définition de la poésie romantique — « *celle dont les* « *chants des troubadours ont été l'origine*, *celle* « *qui est née de la chevalerie et du christia-* « *nisme* » —; ils trouvaient singulier qu'on leur rafraîchît la mémoire avec l'unique souvenir consistant dans les « *Conseils à un jeune troubadour, mis en musique* ». Ils eussent mieux compris quelques ballades d'origine indiscutable, par exemple, celle sur le Trépas de Du Guesclin :

Plourez, plourez ! fleur de chevalerie !
O Bretaingne, ploure ton espérance !
Normandie, fay son entièrement,
Guyenne aussi, et Auvergne or t'avence,
Et Languedoc, quier lui son mouvement,
Picardie, Champaigne et Occident !
(1380, Eustache DESCHAMPS).

ou encore la ballade des dames du temps jadis :

Et Jehanne, la bonne Lorraine
Qu'Englois brûlèrent à Rouan...
(VILLON).

D'autres visiteurs, passant du souvenir de Madame de Staël à Schlegel, — le précepteur de ses enfants, dont l'un fut simplement la duchesse de Broglie, — circulaient dans ce salon de Ch. Nodier en causant de ce que put être à Berlin, au Thiergarten, le salon du Dr. Marcus Herz, où l'on discutait dès 1798 la doctrine d'une *Romantik* exposée par Schlegel dans les pages de l'Athenaeum, — où *Schleiermacher* pénétrait en compagnie du Graf Dohna, — le même qui accueillit York ouvrant ses rangs à Diebitsch ; — où donnaient le ton la belle (schöne, gescheute) *Henriette Herz*, la pétillante (funkensprühende) *Rachel Levin*, et la masculine *Dorothée Mendelssohn*, poétisée dans la Lucinde de Fr. Schlegel, et mariée au banquier Veit. On y trouvait des diplomates,



PAYSAGE RHÉNAN — ROLANDSECK

tels que le Suédois *Brinkmann* (Selmar en littérature), oscillant surtout entre Paris et Berlin. Car ce n'était pas une chapelle fermée, mais une « maison ouverte », (offenes Haus, a écrit Schleiermacher) où l'on rencontrait des personnes grâce auxquelles on pouvait atteindre qui l'on voulait en tous pays — « bei denen man wegen ihrer ausgebreiteten Verbin- « dungen in allen Ländern Fremde von allen « Ständen antrifft. »

C'était le Silésien Schleiermacher, le fils du chapelain de guerre de Frédéric II, qui donnait la note dès juillet 1803 au sujet de Madame de Staël : « das liebste sind mir ein paar Gedanken, « die ich einer Französin kaum zugetraut hätte ; (le mieux consiste à mon avis en quelques pensées que j'aurais à peine soupçonnées chez une Française, lettre à Henriette Herz) — « die « Staël, kaum eine rechte Französin zu nennen, « man sieht, dass sie das beste selbst nicht « weiss, und es nur in ihrer Unschuld gesagt « hat ». (La Staël, qu'on peut à peine nommer une vraie Française, elle ne sait même pas visiblement ce qu'il y a de mieux et dans son innocence elle l'a dit).

II. — « *La littérature romantique ou chevale-* « *resque est indigène* », disait très justement Madame de Staël, qui dut s'en apercevoir dans le salon Herz, et même à Coppet, en face de *Schlegel*, *Ohlenschläger*.... (1) Elle est encore plus indigène qu'elle n'a voulu le dire, puisque le romantisme de *Hölderlin*, Allemand du Sud, né sur les bords du Neckar, ne put pas s'acclimater aux folies romantiques des Allemands du Nord (qui revendiquaient à cette époque l'appellation de Deutsch) : « Ich kann kein « Volk mir denken, das zerrissener wäre, wie « die *Deutschen*. Handwerker siehst du, aber « keine Menschen, — Denker, aber keine Men- « schen, — Priester, aber keine Menschen, — « Herren und Knechte, Jungen und gesetzte « Leute, aber keine Menschen ! » — « Ich sage « dir, es ist nichts Heiliges, was nicht ent- « heiligt, nicht zum ärmlichen Behelf herab- « gewürdigt ist bei diesem Volk, und was selbst « unter Wilden göttlich rein sich meist erhält, « das treiben allberechnende Barbaren, wie « man so ein Handwerk treibt, und können es « nicht anders ! » (Hyperion).

De même, *Wieland*, Allemand du Sud, ne put s'acclimater au Hanovrien Schlegel, qui alla jusqu'à demander l'autodafé de ses œuvres, bien que Wieland prie sa Muse, dès la première

(1) V. la pièce de Tieck : Hanswurst als Emigrant. — (Hanswurst est le comte d'Artois).

strophe de l'Obéron (inspiré de Huon de Bordeaux) de lui seller des hippogriphes pour se rendre en pays romantique :

« *Noch einmal sattelt mir den Hippogriphen, ihr Musen, zum Ritt ins alte romantische Land !* »

Le « dernier chevalier » de la Romantik, le Silésien *Eichendorff*, disparaissait, que l'Ecole souabe chantait encore, — *Mörike*, *Uhland* de Tübingen — qui célébrait Taillefer et notre chevalier périgourdin, Bertrand de Born.... — etc.

« *La poésie romantique a ses racines dans* « *notre propre sol, elle exprime notre religion,* « *elle rappelle notre histoire* » (Madame de Staël); l'âme d'un peuple se révèle sans nul doute dans son romantisme, *Myszkiewicz* le prouve amplement, et Schlegel lui-même a voulu que la Romantik relevât de *Hans Sachs*, *Keppler*, *Luther*, *Böhme* (Athenaeum). Madame de Staël a donc écrit l'Allemagne pour nous instruire des quelques avantages de cette Romantik, elle n'a jamais pensé que la pénétration de la doctrine des Schlegel en France fût possible. Schlegel avouait dix ans après Hernani, que cette pénétration n'avait jamais eu lieu. D'ailleurs l'Anglo-Saxon *Henning*, une lumière de Sydney ! estime que Madame de Staël n'a pas connu le caractère allemand ; il vient en Sorbonne affirmer dans sa thèse de doctorat que « l'idée que Ma- « dame de Staël s'est faite du caractère alle- « mand, n'est que le produit de son imagi- « nation de Française ». Cette — final décision — ne fera pas de la thèse Henning le Baedeker romantique de l'Allemagne, pas plus que M. Henning, administrateur en Holstein (à Rantzau), ne transforma en 1820 la doctrine de Hegel en étudiant la destinée de la vertu dans le monde platonicien. Si les profanes de la Romantik veulent en connaître le « bel « et grand agencement » (selon le mot de Montaigne) ils doivent relire le livre de Madame de Staël, le seul qui, écrit en français à l'époque de la Romantik, ouvre des horizons de l'autre côté de la muraille, et permette de s'orienter vers les sources d'un courant de pensées, qui s'est transformé pour ne pas s'éteindre.

III. — Il n'est pas donné à tout le monde, surtout à ceux qui ne croient pas aux impondérables, de définir la philosophie d'un peuple et sa « mysticité », et de différencier deux races. *Paul Kampfmeyer*, et *Emil Ludwig* se livrent actuellement à cette occupation ; on pèse à la balance Napoléon et Gœthe, le pacifisme allemand et la combativité française ; il serait plus facile de compter les colons allemands de Paris et les colons français de Berlin. *Sturz* se livrait à ce jeu dès le 18e siècle, dans le Deutsches Museum : « L'après-dîner de « Madame la marquise de R. (ou Français et « Allemands) ; et en effet, une marquise n'est pas « de trop pour comprendre l'Europe aux temps « de Madame de Staël. » Le livre de « L'Allemagne » ne cesse pas d'être lu et analysé, bien que suivi des études de V. Cousin, de Quinet... Hier le marquis de *Villa-Urrutia* le commentait dans « Femmes d'autrefois », et, ces jours-ci, *le Lyceum de France* était le lieu de réunion d'une société cosmopolite écoutant l'œuvre de Madame de Staël.

La survie de « l'Allemagne » tient évidemment aux quelques idées inusables qu'un style limpide donne l'illusion de saisir en se jouant, mais qui, méditées, contraignent le lecteur à « *nager en eau parfonde* » (Rabelais), et peuvent submerger les lourdauds. Madame de Staël n'écrivait pas pour eux, ni pour l'ermite de Prague, convaincu que « ce qui est, est » (Shakespeare). Si l'on veut apprécier l'art avec lequel elle place ses banderilles, il est prudent de chausser des mules pareilles aux siennes, c'est-à-dire de prendre une teinte de sa société de romantiques allemands, un parfum de l'ambiance des Schelling, Schleiermacher, Schlegel... Ainsi paré et orienté, on peut laisser venir aussi bien les coups de filet lancés adroitement, et les « idées du dehors » au « caractère national », dominant littérature, philosophie et religion, et destinées à « franchir notre grande muraille de Chine », peut-être même à l'enfoncer. Siebel affirme que l'idée romantique est une force — « *die* « *Romantik ist eine Macht* » — et une force singulièrement dangereuse, car elle n'est jamais au bout de sa carrière, — « sie kann nie vol- « lendet sein. » Ce qui confirme le courant ininterrompu d'irrationalisme, qui s'appelle le néoromantisme de *Nietzsche*, de *Keyserling*, de *Joël*, (1) de *Horneffer*, — la deutschnationale Religion de P. *de Lagarde* — ce que confirme la transition progressive de la Naturphilosophie de *Schilling* à la psychophysique de *Fechner*

(1) C'est ce Joël, qui fait sursauter le baron Seillière, quand il affirme que l'idéal des romantiques est l'antithèse de l'individualisme. — (Journal des Débats, 26-2-1930).

(Seelenfrage, 1860), et aux romans psycho-analytiques de *S. Freud*.

IV. — Soucieuse de convertir ses lecteurs (ce qui était bien porté vers 1800, la *princesse Galitzine*, comtesse de Schmettau, convertissait sans trêve ni repos les Claudius, les Stolberg, etc.) — Madame de Staël a écrit selon la méthode allemande, beaucoup plus pour l'opinion que pour l'information ; sous le Directoire elle influait sur l'opinion par ses salons ; après Brumaire, elle trouvait un souverain aux idées faites, sur qui elle ne put même pas influer par *Talma*, en lui suggérant de représenter Hamlet, Tancrède, — et ce fut l'Allemagne qui influa sur elle. *H. Heine*, qui ne lui eût guère plu — ne fût-ce que par la tournure sarcastique de son esprit, — l'a attaquée à bon marché, et jusqu'à faire d'une pierre deux coups, ce qui est tout bénéfice : il assure que « l'Allemagne » est un « *Coteriebuch* », écrit avec les mêmes tendances que la Germanie de Tacite — c'est-à-dire une satire indirecte des mœurs romaines, dissimulée sous une apologie exagérée des Germains. — Soit la manière des Lettres persanes. — H. Heine était trop averti des choses de l'Allemagne pour réduire à une coterie la société du salon Herz, où fréquentait le prédicateur de Potsdam ; quant à la satire des Français rationalistes, il est possible que Madame de Staël ait eu la même intention que Tacite. De même que son beau-père Agricola, Tacite eut à souffrir d'un limogeage infligé par un Domitien d'humeur noire, et sa situation était encore moins mauvaise que celle de Madame de Staël, puisque Tacite ne parle des bois sacrés de Germanie, où il n'alla jamais ! que sur la foi des auxiliaires germains, tandis que Madame de Staël écrivit son livre au milieu des Germains.

CHARLES NODIER

Ce genre de satires constituait depuis 1797 pour les cercles élégants de Berlin tout l'attrait des périodiques (Lyceum, Atheneaeum.....) ; elles étaient faites sans ménagement. Cette variété de persiflage ne plut pas, comme on le sait, au général *Savary* qui riposta sous pli impérial à l'ancienne ambassadrice de Suède : « Nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous « admirez. Votre dernier ouvrage n'est point français... je suis aux regrets, Madame... » (3 octobre 1810, Police générale, Cabinet du ministre).

V. — Si l'on met à part la question politique réglée à la Restauration par l'attribution d'une indemnité de deux millions de francs payés sur l'impôt à la fille du banquier Necker, son ouvrage la montre admiratrice des Français, sous réserve qu'ils fassent preuve d'un enthousiasme spécial, auquel elle a consacré un chapitre : « O France ! « terre de gloire et d'amour ! si *l'enthousiasme* « un jour s'éteignait sur « votre sol, si le calcul disposait de tout et que le « raisonnement seul inspirât même le mépris « des périls, à quoi vous « servirait votre beau « ciel, vos esprits si brillants, votre nature si « féconde ? Une intelligence active, une impétuosité savante vous rendraient les maîtres « du monde ; mais vous n'y laisseriez que la « trace des torrents de sable, terribles comme les « flots, arides comme le désert ! » Cet enthousiasme mystique, dont on pouvait rappeler que les compagnons d'armes de Jeanne d'Arc l'ont possédé, comme aussi ceux de St-Louis et de Godefroy de Bouillon, sans compter Roland lui-même :

E! Durendal, come ies bele e saintisme
En l'orie pont assez i at reliques...
(Geste de Charlemagne écrite au Mont-St-Michel du Péril de la mer).

et sans compter tous les Gaulois ! — ad Druides magnus adolescentium numerus concurrit (Caesar VI, 13) — cet enthousiasme est un élément de la doctrine romantique des Schlegel. Il comptait dans ses soi-disant « idées du dehors » à faire pénétrer en France. Mais aucune idée ne pénétra, dit Schlegel. Cet aveu est contenu dans l'épigramme « *Préparatifs de défense pour « une guerre d'agression* », composé à l'époque où Thiers dotait Paris d'une chemise de sûreté devant la menace d'une armée prussienne concentrée sur le Rhin *à l'occasion de l'affaire de Mehemet-Ali* :

« Depuis longtemps il existait en France
« Contre l'Europe, en fait de goût, d'art, de science,
« Un mur chinois pour les esprits.
« Rien n'a pu pénétrer. D'où vient donc cette envie
« De nombreux murs chinois qui soudain vous a pris ?
« Un mur chinois autour de l'Algérie,
« Un mur chinois tout autour de Paris !
« Si vous voulez redevenir Tartares,
« Soyez des nomades barbares,
« Et non des casaniers chinois !

VI. — Rien de la Romantik n'a pu pénétrer. L'enthousiasme mystique attendu du dehors fut une illusion, comme les séraphins projetés par cinématographe dans les nuages de la bataille de Mons. Des vagues humaines vinrent déferler, obéissant aux « romanhafte, fixe « Ideen » que blâmait Hardenberg,

« Les chevaux, les hommes, les canons, les aigles jour (et nuit
« Roulèrent, au ciel rougeoyaient par-ci, par-là les incendies.

(MYSZFIIEWICZ).

les cris des Tartares du Don et des Pandours hongrois se perdirent dans la poussière de nos routes, et puisque, selon Madame de Staël, les « romances de Bürger sont connues de tout le « monde en Allemagne », le lai de mort du chevalier Tristan, un héros de Beroul (1150) fut chanté comme chant du cygne de Volker (copié par Bürger) :

LAI DE MORT (1)

Je fis jadis chansons et lays,
Amour rendoit mes chants perfaits;
Mais à présent mon art ne mets
Qu'à faire ouir tous mes regrets.

Amour, charmante fantaisie,
Toi que j'ai constamment suivie,
Toi qui donnes à tous la vie,
Ah, c'est toi qui me l'as ravie.

D'amour ainsi m'est advenu,
Comme à celui qui a tenu
En son sein le serpent tout nu,
Et puis en est à mort venu.

En ma dernière heure te prie,
Yseult, o ma douce ennemie,
Toi, qui jadis me fus amie,
Après ma mort, las, ne m'oublie.

Lorsqu'en terre serai gissant,
Sur ma tombe on ira lisant :
« Oncques personne n'aima tant
Comme Tristan; si meurt pourtant. »

Fleur de noble chevalerie,
Lancelot, dont la courtoisie
A tant de valeur est unie,
Satisfais ma dernière envie.

(1) Lai, vieux mot français, vient du mot hébreu -- lout — chant — (v. Lamentations de Jérémie).

VOLKERS'S SCHWANENLIED.

Sonst schlug die Lieb' aus mir so helle
Wie eine Nachtigall am Quelle.
Nun hat sie meine Kunst geirrt,
Dass jeder laut zum Seufzer wird.

O Liebe, wundersüsses Wesen,
Wovon die Kranken oft genesen,
Ja, Todte schier vom Grab' erstehn,
Mich drängest du, in's Grab zu gehn !

Im Busen hägt ich dich so lange,
Wie Jener die erstarrte Schlange.
Dem Busen, der ihr Leben both,
Gab sie zum Lohne Schmerz und Tod.

Nun, süsse Mörderinn des Lebens,
O Molly, lass nur nicht vergebens
Mein Flehn, mein letztes Flehen seyn !
Vergiss nicht, ach, vergiss nicht mein !

Auf meiner Gruft, wo ich verwese,
Will ich, das sanftes Mitleid lese :
« Wie Volker liebt' und litt kein Mann ;
Der Hoffnungslose starb daran. »

Fritz Stolberg, Harfner, der vor Allen
Mir stets von Herzen wohl gefallen,
Mann, der voll Gotteskraft und Geist
So herzlich Tugend liebt, als preist !

Nota. — Molly était la belle-sœur de Bürger.

FRÉDÉRIC SCHLEGEL

Je te lègue lance et harnois;
Mais en combat comme en tournois,
Noble ami, dans tous les exploits,
D'Yseult fais respecter les lois.

Toi, Dieu puissant que je réclame,
Sauve-moi de toute autre flamme,
Que celle dont j'ard pour ma Dame.
Donne sauvement à mon ame.

GUILLAUME SCHLEGEL

Dir, Freund, vermach ich Kranz und Leyer
Doch nur geweiht zu Molly's Feier.
Der Nahme Molly sey verwebt
In jenes Lied, das ihr entschwebt!

Nun sey, o Gott, dem Armen gnädig!
Lass aller Schuld ihn los und ledig!
Lass nie in andern Flammen ihn,
Als Flammen seiner Liebe glühn!

W. Schlegel lui-même profitant du séjour de Napoléon à l'île d'Elbe avait couru à la Bibliothèque Nationale pour recopier des poésies du moyen-âge ; (Voir les œuvres de W. Schlegel, par Böcking) ce qui ne l'empêchait pas, lui l'admirateur des œuvres de *Chamfort* (secrétaire de Condé) — de diriger en plein Paris contre nos poètes romantiques, contre ceux que des critiques ignorants montrent s'inspirant de la Romantik, une polémique violente et même vulgaire ;

... En belles-lettres et beaux-arts
Ils mangent de la ratatouille,
Se croyant grands maîtres ès-arts.
(WELCHES, 1839).

Lamartine lui-même, fut l'objet d'une poursuite acharnée (de même Mignet).

... Un tel auteur
Fait peu d'honneur
A votre Académie.
Qu'on croyait autrefois du faux goût l'ennemi.
(Le poitrail blond).

Dans sa fureur ridicule, ce Bartholo romantique aux trente perruques (chiffre donné par H. Heine) insultait ... le dôme des Invalides !

... Quel est ce temple qu'on décore ?
C'est le dieu Moloch qu'on honore...

VII. — L'essentiel de la doctrine romantique de Novalis et des Schlegel consiste en ce que la poésie n'y est qu'un élément d'une conception beaucoup plus vaste, *où l'on trouve jusqu'à la science romantique et jusqu'au romantisme juridique*. M. Bonnecase, professeur à la Faculté de Bordeaux, a étudié récemment ce droit romantique dans « Science du droit et romantisme ».

L'esprit général de la doctrine a été défini par Schlegel : « Der Geist unserer aller Helden « *deutscher* Kunst und Wissenschaft ; er muss « der unsrige bleiben ; der deutsche Künstler « hat keinen Charakter oder den eines Albrecht « Dürer, Keppler, H. Sachs, eines Luther und « J. Böhme. » Une Romantik foncièrement

deutsch ne pouvait naître que d'un Deutschtum ayant pris corps quelque part. Un premier essai de synthèse fut le but du *Deutsches Museum*, fondé en 1775 par deux membres du Hainbund de Göttingen, *Boie* (du Holstein) et *Dohm*, ancien maître des pages à Berlin (plus tard représentant de la Prusse à Rastatt en 1794, et à Lunéville en 1801). Le « Deutsches Museum » continuait le « deutsche Bote », publié jusqu'à 1775 à Hambourg par *Bode* (plus tard secrétaire de la comtesse de Bernstorf à Weimar de 1778 à 1793). Le terme « deutsch » ne fut employé qu'en 1773 pour ce journal, qui s'appelait le Wandsbecker Bote.

La devise du Hainbund était : « *Gott, Vaterland, Tugend, Freundschaft* ». Il avait été fondé le 12 septembre 1772 au village de Wehnde au cours d'une promenade au clair de lune des amis Voss, Miller, Hahn, Hölty, Wehrs, groupés quelque temps en *Bardenchor* (nom bientôt ridiculisé par les professeurs de Göttingen)... Voss, Hahn, faisaient déjà partie d'une société secrète d'Aufklärung à Hambourg.

Le programme du Museum était le suivant : « Das Journal ist der wissenschaftlichen Unter- « haltung gewidmet... Poesie, Prosa, litera- « risch, philosophisch, launisch, alles was sie « schreiben, wird gewiss unsere Sache sein. « Meine Hauptabsicht ist *Ausbreitung des deut-* « *schen Geistes* und Kenntnis und Verbindung « wahrer Deutscher untereinander » (expansion de l'esprit deutsch, connaissance et liaison de vrais Deutsch entre eux) « Möchten doch viele « Patrioten sich bestreben, die Kenntnis der « Verfassung deutscher Länder zu erweitern « und zu vermehren. Auf heilige Verschwiegen- « heit kann man sicher rechnen so oft sie ver- « langt wird. » Ce travail confidentiel dura jusqu'en 1789, il fut continué par le Neues Deutsches Museum.

Ce deutschnationalisme naissant essayait déjà de prendre pied en Alsace : « Ich schreibe dies « auf *deutschem* Grund und Boden. Ich habe in « Strassburg eine Gesellschaft junger Gelehrter- « freunde, die ich durch ihren Brief aufge- « muntert habe, etwas fürs Vaterland zu ar- « beiten. Ich suche Journalisten und Buch- « händler zu turlupinieren, soviel ich kann « bis sie gescheidet werden. Können Sie mir, « deutscher Mann, einen Jungen in die Welt « bringen helfen, der rasch und wild und frei « ist, wie sein Vaterland (Lenz à Boie, Kehl, « 2 octobre 1775). » C'est l'époque où Frédéric II, maintenant son armée à l'effectif énorme de 225.000 hommes, a pour chef de cabinet Pöllnitz, unifie l'instruction générale et défend qu'une bulle du pape soit publiée sans son autorisation — ohne das königliche Placet —. C'est l'époque où les noms de Stolberg et de Gœthe furent gravés dans la pierre à la Cathédrale de Strasbourg.

Ces nationalistes de la première heure s'essayaient déjà à tourner un madrigal à la française !

Vous demandez en quoi, jeune et belle Amélie,
Diffèrent une montre et vos attraits puissants :
La montre marque les instants,
Et près de vous on les oublie.
(François de Neufchateau).

et *Boie* le traduisait simplement, et comment !

Mein Mädchen, meine Uhr,
Worin vergleich ich die ?
Die zeigt die Stunde an,
Bei dir vergess ich sie.

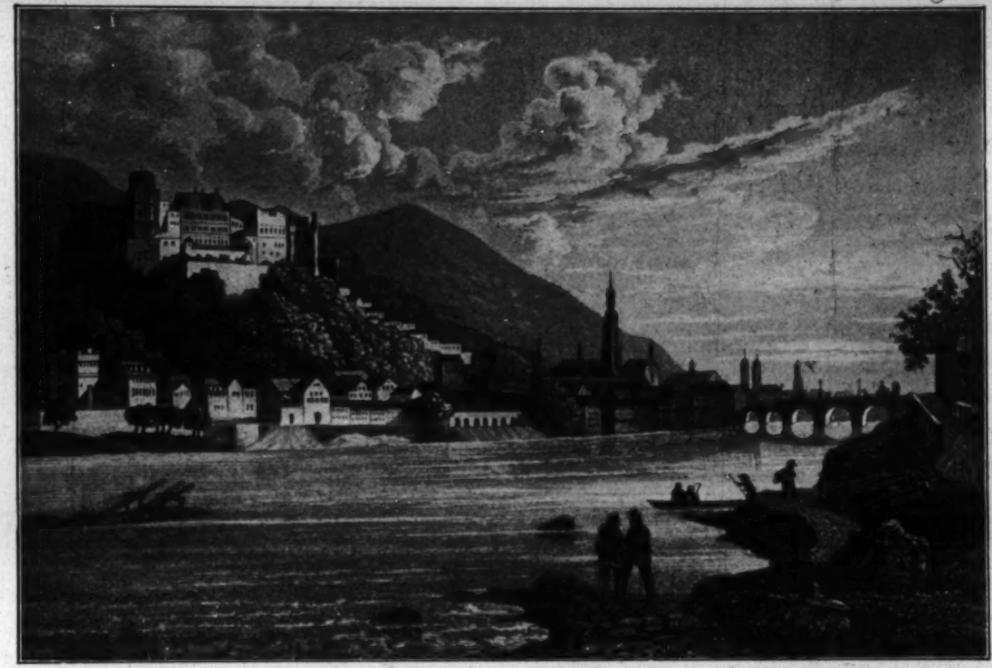
VIII. — Le règne de Friedrich Wilhelm III est rempli de la lutte d'influence des *Illuminés politiques*, *Spartakistes* à la manière de Weishaupt (1), contre les *Illuminés mystiques* à la manière de Böhme. « Kultur et Natur sont en « opposition » (Gœthe). D'un côté, les partisans de l'Aufklärung, dont les Rhénans, pour la plupart républicains, Holbach, Bahrdt, Klinger, Klotz (à Kleve) qui, ennemi personnel de Jehovah, réclame la république universelle. Dans l'autre camp, le roi de Prusse théosophe mystique, rosecroix, influencé par le théologue Wollner et le général Bischoffswerder, alchimiste et spirite, ambassadeur à Paris jusqu'en 1794. En 1797, bouleversement complet, le roi meurt, Bonaparte est sur la route de Vienne, l'Autriche est paralysée. Changement d'influence à Berlin, Bischoffswerder est remercié.

W. Schlegel a proclamé dans son Encyclopédie que « la puissance des événements faisait du « Romantiker l'apôtre de la renaissance poli- « tique et du progrès national » — *machte den Romantiker zum Apostel der politischen Aufklärung und des nationalen Fortschritts* — et il admire « un destin grâce auquel une puissance « protestante nouvelle se levait dans le nord « de l'Allemagne, comme *contrepoids à l'in-* « *fluence autrichienne* et pouvait *opposer à la*

(1) Spartakus était le surnom de Weisshaupt. —

« *Révolution française* (der französischen Revo-« lution gegenüber) une Nationalkonföderation, « à l'heure où l'Autriche ne s'occupait que « d'elle-même, et mettait à prix le Deutsch-« land. » — Tel est le sens politique de la Romantik prussienne à l'avènement de Friedrich Wilhelm III et de la reine Louise.

Novalis (1) a passé pour le prophète de la Romantik, l'annonciateur « einer prophetischen « wundertätigen und wundenheilende, tröstende « und ewiges Leben entzündende Zeit, » d'un âge d'or pour l'obtention duquel il prêche la croisade : « dass die Zeit der Auferstehung « gekommen « ist, dieses « kann einem « historischen « Gemüt gar « nicht zwei-« felhaft blei-« ben. Wahr-« hafte Anar-« chie ist das « Zeugungs-« element der « Religion. « Aus der « *Vernichtung* « *alles Posi-* « *tiven* (de « l'anéan-« tissement « de tout ra-« tionalisme) « hebt sie ihr glorreiches Haupt als neue Welt-« stifterin. »



H E I D E L B E R G

Mais Novalis n'est prophète qu'en seconde main, car Fr. Schlegel a écrit à Schleiermacher, auteur de cinq « Reden » sur la religion, l'influence exercée sur Novalis : « Novalis hat dich « mit dem höchsten Interesse studiert und ist « ganz eingenommen, durchdrungen, begeistert « und entzündet ; — auf Novalis hast du eine « ungeheure Wirkung gemacht. Er hat uns « einen Aufsatz über Christentum vorgelesen « und für's Athenaeum gegeben. » — Dorothée Mendelssohn en disait : « die Herren sind etwas « toll. »

IX. — L'apôtre est *Schleiermacher*, traducteur de sermons anglais (lettre du 16 juin 1798), le confident des Dohna, le prédicateur de la croisade contre l'« Aufklärerische Bildung » contre la déclaration des droits de l'homme, contre la liberté humaine. Ses principes sont exposés dans les articles de l'Athenaeum à côté de ceux des Schlegel, et dans les cinq « Reden über die Religion » prononcées à Potsdam en 1799. A cette époque, Schleiermacher contrôlé par le Hofprediger *Sack*, marche dans les voies du spinozisme contre toute affirmation de la liberté humaine.

Qu'il soit contrôlé par *Sack* (1), c'est-à-dire par le roi, Schleiermacher le déclare — das ist gewiss, dass Sack die Religion zur Censur bekommen hat (février 1799). — Que Schleiermacher soit spinoziste, il l'a déclaré : « Opfert mit « mir ehrerbietig eine « Locke den « Manen des « heiligen « Verstosse-« nen *Spi-* « *noza* ! Ihn « durchdrang « der hohe « Weltgeist, « das Univer-« sum seine einzige und ewige Liebe ». La doctrine spinoziste était d'une merveilleuse opportunité contre la première République, car elle est la négation de la liberté : « L'homme qui se croit « libre prétend contrarier l'ordre universel, « et la moralité c'est précisément d'y adhérer ; « plus on se croit libre, plus on est immoral, « l'homme qui se croit libre se dresse contre « Dieu, il n'est peut-être pas un athée, mais « c'est un impie (Faguet). »

Et l'apôtre : « Quand je parle, c'est une « nécessité invincible de ma nature, c'est une « mission divine (*göttlicher Beruf*), c'est une « conséquence de ma place dans l'univers « (meine Stelle im Universum). L'heure est « venue du tourbillon général (eine Zeit allge-« meiner Verwirrung) et il y a des heures où « les traits les plus visibles de l'infini se laissent

(1) Hardenberg (Novalis est un pseudonyme).

(1) Précepteur religieux de Fr. Wilhelm III. —

« mieux voir qu'à travers le cours des siècles » « — in Augenblicken oft sich bedeutendere « Züge des Unendlichen ablauschen lassen als « in Jahrhunderten ». Ces heures étaient celles « où selon l'expression de Novalis, on entendait « den gewaltigen Flügelschlag eines « englischen Herolds » (le puissant coup d'aile du hérault céleste) celui que Madame de Staël indique dans sa préface « comme un chevalier « armé pour la défense de l'ordre social. »

Les « *Discours sur la religion* » font de la Romantik l'antithèse de l'Aufklärung », qui, elle, ne connaît que la raison et l'intérêt (das Verständige und Nützliche), qui non seulement méprise, mais nie la religion. Et nier la religion c'est nier le sentiment, parce que, pour le Romantiker Schleiermacher, « der Inhalt der Religion ist « das Gefühl der schlechthin- « nigen Abhängigkeit von Gott, » (le contenu de la religion est le sentiment d'une pure dépendance « vis-à-vis de Dieu). » Me de Staël le répète après eux tous : « la philosophie idéa- « liste, le christianisme mys- « tique, et la vraie poésie « ont à beaucoup d'égards le « même but et la même « source. »

X. — Puisqu'il s'agissait de faire la guerre sainte à la Révolution française, au *rationalisme*, il était élémentaire que la raison elle-même fût contrebattue, et elle le fut avec l'aide de la poésie : « Es ist der Anfang aller Poesie, « den Gang und die Gesetze der vernünftig « denkenden *Vernunft aufzuheben*, und um « wieder in die schöne Verwirrung der « Phantasie in das ursprüngliche Chaos der « menschlichen Natur zu versetzen, für das es « kein schöneres Symbol gibt, als das Gewimmel « der alten Götter. » — (C'est le commencement « de toute poésie que l'arrêt du cours et l'abo- « lition des lois de la raison pensant raison- « nablement, et le retour d'esprit vers les « beautés d'une imagination désordonnée dans « le Chaos primitif de l'humanité pour laquelle « les plus beaux symboles consistaient dans la « multitude des anciens dieux). » Madame de Staël nous dit comment *Ancillon*, précepteur en 1810 du Kronprinz de Prusse, envisageait le départ de l'esprit vers l'infini : « par delà « l'analyse, l'inspiration ; par delà les mots, « les idées ; par delà les idées, les émotions, « et le sentiment de l'infini sont un fait de « l'âme, un fait primitif, sans lequel il n'y « aurait rien dans l'homme que de l'instinct « physique et du calcul. »

SCHLEIERMACHER

XI. — On aperçoit ainsi les éléments principaux de la Romantik : en première ligne, la religion, dont Novalis explique l'origine, *religion sans dogmes* : « indem das Herz abgezogen von « allen einzelnen wirklichen Gegenständen sich « selbst empfindet, sich selbst zu einem ideali- « schen Gegenstande macht, entsteht Reli- « gion » — (la religion naît de ce que le cœur faisant abstraction de toute réalité arrive à un tel degré de sentimentalité qu'il se considère lui-même comme idéalisé). Et Schleiermacher : « die Religion ent- « springt aus dem Innern jeder « besseren Seele notwendig von « selbst, ihr gehört eine eigene « Provinz im Gemüte an. Sie « will das Universum anschauen, « und Anschauung ohne Gefühl « ist nichts ; Gefühl ohne An- « schauung ist auch nichts. » (Intuition et sentiment sont une seule et même chose).

Une *mythologie romantique* devait exister, celle où le mythe réclame le droit à la réalité, puisque, en idéalisme, notre propre existence et le monde extérieur sont un produit de l'imagination. Schelling réclamait un grand poème romantique avec mythologie créée à cet effet.

L'histoire romantique est la « poésie de la vérité », soumise aux lois de la poésie (Encyclopédie Schlegel, 1803). Johannes Müller en a montré les grandes lignes (1).

Le *droit romantique*, ou romantisme juridique, fut détaillé par Adam Müller (Elemente der Staatskunst).

Une *science romantique*, — conception bien curieuse au temps de Lavoisier, qui est aussi le temps du galvanisme vital de Ritter !

(1) L'école de peinture romantique fut celle de Gebhart, influencée par Overbeck — et l'architecture romantique fut l'architecture gothiqne, décrétée deutsch par Aschenberg. —

La « nature y est l'esprit visible, et l'esprit « la nature invisible », selon les « echten Physiker » (lettre de Schlegel du 20 juin 1800).

La *philosophie de la Romantik*, voisine du spinozisme, « encore « plus idéaliste que Fichte ». a dit Schlegel : « Fichte ist nicht « genug absoluter Idealist, weil « er nicht genug Kritiker und « Universalist ist ; ich und No- « valis sind « doch mehr. »

N O V A L I S

Une *politique romantique*, expliquée par Novalis dans les « Jahrbücher der preussischen Monarchie » fondés en 1798, et consistant dans une « restaurativ-romantisch Staatstheorie », où l'Etat est « l'Armatur der gespannten Tätig- « keit » (l'armature d'une activité intensive), « où le besoin le plus pressant de chacun est de « vivre dans et pour l'Etat — où l'Etat est « d'autant plus parfait qu'il a plus de besoins « et réclame plus d'impôts — je mehr Abgaben, « je mehr Staatsbedürfnisse, desto vollkomme- « ner der Staat » — La monarchie de la « alte Heimat », de l'Urwelt, de l'âge d'or où l'humanité vivait de la manière la plus poétique possible : « le Patrimonial-Staat », enseigné par Ancillon au Kronprinz de 1810.

XII. — S'il est possible d'indiquer quelle fut la politique étrangère de ces doctrinaires, ce fut celle de « l'*europäisch-christlich Patriotismus* ». Bref, un programme d'école, propagé avec « professorale Energie und Expansivität », dans tous les milieux, et discuté par l'élite qui lisait le « Journal du monde élégant » (où écrivait Schlegel), au cours de réunions où l'on n'oubliait pas les louanges à adresser au couple royal, aux « Genien » dont l'avènement faisait présager un monde nouveau. Combien délicieuses ces Vorlesungen ! où Schlegel calmait son auditoire avec ses traductions de *Calderon* (grand chapelain de la Congrégation de St-Pierre) et le fascinait avec des points de vue théosophiques de poèmes indiens, (Bhagavadgita), où *Gries* déclamait que « la vie est un songe » (la vida es sueño) ; et, à la sortie, Madame Schlegel prenait le bras de Schelling, et Fr. Schlegel saluait sa Lucinde, et l'on décidait de la date du prochain rendez-vous de tous les Romantiker, à Dresde où Novalis venait de Freiberg porteur du « *Galvanismus des Geistes.* »

Que si l'un de ces humanistes, *Voss*, ou *Reichart* quittant sa villa de Gibichenstein, s'était hasardés dans ces parages, on lui aurait fait comprendre que « sein soi-disant Repu- « blikanismus, politisch und literarisch ist alter « Aufklärungsberlinismus und Franzosenhang » (Schlegel). On devine les « Pfui ! » des « Ge- « bildeten », à qui le rationalisme était présenté comme de la barbarie à l'usage des sans culottes payant en assignats, et des clubistes des Jacobins et des Cordeliers ; et c'était un bienfait céleste que cette déesse *Raison*, promenée vivante de la porte St-Honoré à la porte St-Antoine, fût détrônée par le « *Gefühl* », le sentiment, devenu la base de toutes les religions, et que toute religion fût la somme des sentiments les plus élevés, des sentiments des Gebildeten, « der Inbegriff der höheren Gefühle. »

XIII. — Madame de Staël a expliqué cette « nouvelle philosophie qui « attribuait à ce qui dépend « de nous, à notre volonté « une action toute puissan- « te, et devait fortifier le « caractère » (chap. XI). Napoléon en connaissait l'influence sur les étudiants, dont il avait ordonné spécialement à

Halle le refoulement. Toute l'Europe le savait. Le Danois francophile *Baggesen* aperçut les plus chauds partisans des Romantiker à Heidelberg ; il leur a consacré un curieux livre de poche à l'usage des « *Romantiker accomplis* (*vollendete*) *et Mystiker débutants* » (*angehende*). On y trouve le sens du « Sturm und Drang » qui avait inspiré un sonnet à Ringseis, en opposition avec le « Drum und Dran » de l'Aufklärerbund dont un chef était *Weishaupt*, partisan d'une théorie spartakiste où tous les hommes eussent formé une même famille sans distinction de nations, obéissant aux règles de la raison et vivant dans la liberté et l'égalité des premiers âges, — Egalité douteuse !

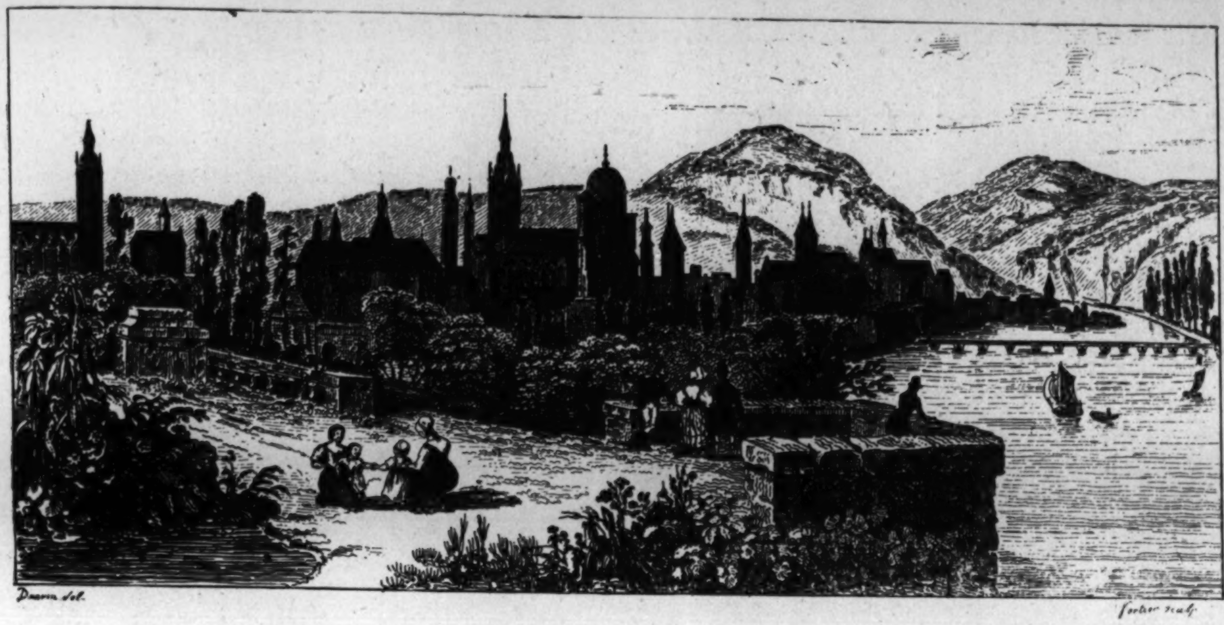
Warum muss ich den ungeheuren Drang
Der flammenheissen Brust verschliessen ?
Kann nicht den Sturm des tobenden Gefühls
In ungeheurer That ergiessen ?

Gebirge, Erden, Himmel, will ich tragen !
Das Firmamant, ich reiss es ein !
Heraus ! Heraus ! wer will sich mit mir schlagen,
Und will die ganze Welt es sein !...

Comment la force de l'idée romantique est entrée en jeu, c'est vers le *Heidelberg du margrave de Baden-Durlach*, qu'il faut regarder, et c'est le ministre *Stein* qui nous y convie : « A Heidelberg s'est allumée une bonne partie « du feu deutsch, qui plus tard a brûlé les « Français. » Ce fut le Romantiker *Brentano* qui conseilla d'envoyer des professeurs à Heidelberg ; il y était venu de Marburg en reconnaissance, envoyé par le juriste prussien *Savigny* auprès du théologue *Daub*, déjà en place depuis 1795. — « Was hier in dem vernach- « lässigten unschuldigen Ess- und Trink-, Käs- « und Tanzland gutes geschieht, wird durch « die neuen Lehrer geschehen. » Le professeur Voss, humaniste, s'y trouvait déjà, appelé par le margrave depuis 1803. *Hegel* se présenta de lui-même pour enseigner à parler philosophie en deutsch : « Philosophie deutsch sprechen « zu lehren » (24 août 1805) ; il est refoulé grâce à Voss prévenu dès 1802 du grain qui monte à l'horizon : « es gährt und funkt all- « gemein im Deutschland. und könnte wohl « noch mehr daraus werden als wir dachten. « Ich weiss so wenig von alledem mystischen « hochfahrenden Zeug, und ich hatte Musen- « almanach von Schlegel nichts gesehen. »

Mais Berlin a plusieurs cordes à son arc, et arrivent *Thibaut* de Westphalie, *Creuzer* de Marburg, puis *Görres*, puis *Brentano*, puis *Arnim*. Les Romantiker tiennent la maison, et l'on s'y chamaille. Mais après Iéna, le margrave y met bon ordre, et charge le Freiherr von *Reizenstein* de l'organisation de l'Université. Un Geheimrat approuve tout à Karlsruhe. Les « Heidelberger Jahrbücher » sont fondés par Creuzer et Thibaut, et l'on arrive toujours, Ackermann, Heise, Langsdorf, Loos, Schwarz, Wilken. C'était l'époque où nos préfets, témoins d'un travail souterrain en Rhénanie, voyaient le Fr. von Vincke prendre le contact avec Leyen à Crefeld, avec Kunz à Coblence, avec Weinmann à Kreuznach, et où un certain Haas publiait dans les Elberfelder Allg. Zeitung qu'Austerlitz était une défaite de Napoléon. — Baggesen a assisté à l'arrivée de ce flot, sur lequel Hœlderlin avait lancé l'anathème ; les ruelles de Heidelberg en regorgeaient et on créa pour eux *le Journal des ermites* — Zeitung für Einsiedler. — Baggesen annonçait l'arrivée en termes ironiques : « Il est bien assez connu de tout le « monde que, depuis peu, le site de Heidelberg « a attiré une foule nombreuse de jeunes poètes « excentriques, originaires de Westphalie, de « Brandebourg et de tous les autres coins et « recoins de Germanie ; ils se sont nichés et « groupés en colonies à l'intérieur, autour, à « côté et en-dessous des ruines du vieux château. Leur but est de cultiver la poésie « romantico-mystique ou mystico-romantique, « que nous tenons tous dorénavant pour la « seule et la vraie poésie, et d'atteindre au plus « haut degré de la perfection dans la forme « à la fois la plus étrangère et la plus appropriée « à la langue allemande, — le sonnet —, et, « partant de là, de répandre ce genre dans le « monde entier — in die grosse weite Welt ! »

XIV. — Et en attendant l'âge d'or, « on « sema pour une moisson peut-être tardive, « mais qui par cela même devait être préparée « avec d'autant plus de soins. » (*Schleiermacher*). Les Romantiker pouvaient-ils trouver un plus agréable séjour, à deux pas de nos départements rhénans, que ce Heidelberg où le Neckar, battu par les rames des Nautoniers, et dominé par les statues de Minerve et de l'Electeur palatin? Et cette bibliothèque monastique, à mettre en coupe réglée permettant de créer



UNE VIEILLE VILLE RHÉNANE

toute une histoire romantique, poésie trompeuse de la vérité ? N'était-ce pas préférable aux bouleaux et au grand lac de Brandebourg, aux prairies de la Saale même hantées par le roi des aulnes, aux falaises dénudées de Rügen et de la vieille Prusse ? Sur les ailes de l'illusion, l'esprit s'évadait vers le passé lointain, où les gabariers de Philippe de Neubourg apportaient jusqu'au pied du grand Altan les tonneaux de vin blanc choisi par des chevaliers éprouvés, — où des hallebardiers de Jean Casimir gardaient contre les pirates du Neckar le grand tonneau aux mille bordelaises ; — et l'on revivait par la pensée les grandes solennités impériales, où le héraut, au moment du couronnement de l'Empereur, criait pardessus la foule : « *N'y a-t-il ici aucun Dalberg ?* », afin qu'il bénéficiât le premier des honneurs impériaux.... Et ces Dalberg descendaient de Marcellus général romain ! (et ils avaient peut-être donné leur nom à Heidelberg), et l'un d'eux fut Primat de Germanie, et un autre, fidèle à ses serments, devait être pair de France....

Jadis, pris de Sehnsucht, nous allâmes à Heidelberg demander qu'on nous racontât *la légende romantique de Perkeo.* Il existait, dit un brave homme, au musée de Heidelberg un tableau, attribué à Van der Werff, et portant la légende Perkeo, (phonétique du mot hébreu par-quo, qui signifie : ornement de prince). Le personnage du tableau est effectivement un camérier de l'Electeur, en habit de gala, humant une prise de tabac et se détachant sur une silhouette du château de Schwetzingen (1). L'origine du tableau est inconnue ; mais, à l'époque où Düsseldorf fut attribué à Murat, grand-duc de Berg, les frères Boisserée de nationalité allemande enlevèrent à Düsseldorf nombre de tableaux de l'école hollandaise, que la princesse Galitzine y avait vus, et que Gœthe vint voir à Heidelberg en septembre 1814. Le Romantiker Scheffel imagina de faire de Perkeo un nain et l'on grava ce nom sur le tonneau, non loin d'une statuette en bois sculpté. — d'où la légende absurde de Perkeo, que V. Hugo par une intuition étrange appelle « un spectre ».

(Le même brave homme attira notre attention sur le chant : Denkst du daran... du Gaudeamus des étudiants, dont la musique est celle de Doche (1801) pour la romance :

T'en souviens-tu, disait un capitaine,
Au vétéran qui mendiait son pain...

chanté par son père.)

XV. — Le romantisme allemand n'a pas été entièrement monopolisé par l'école de Schlegel : sans compter que Gœthe mûrissait depuis vingt ans son W. Meister paru quatre ans avant l'Athenaeum — que Schiller (v. Xenien) ne se laissa pas endoctriner — que Jean-Paul Richter écrivait son Titan, etc...., les influences anglaises et françaises ont permis à la langue allemande d'exprimer des sentiments autrement

(1) Nom primitif : Svebichenhein. —

que selon la doctrine romantique. Wieland emploie le terme « Romantik » dans le même sens que Pearsall Smith (Words and Idioms) « genre de poésie, consistant à pouvoir associer « des idées de passé et de beauté sauvage « comme nos ancêtres les sentaient dans Ossian », et comme nous les voyons dans les poésies de Burns. Les périodiques de l'époque sont le réceptacle d'imitations et d'emprunts à toutes les littératures : par exemple, l'*immer Sie* de Boie (1796) est actuellement l'*Armide* de F. Pannard :

N'étiez-vous point cette Armide,
Qui sçavait si bien charmer ?...

Warest du nicht die Armide,
Die den wackeren Reinhold zwang ?...

et de même, l'*an de Bad* (*de Boie*) est l'idylle du *Ruisseau*. Bürger a composé « *Frau Schnips* » d'après le Wanton wife of Bath etc. Ces versificateurs au souffle poétique très inégal, n'hésitaient pas à franchir notre « muraille de Chine » ; mais chez tous ces poètes indépendants, le rêve ne dépasse pas les limites de la raison, le sacrifice à l'imagination se fait dans le monde visible ; aucune aspiration de l'âme à la contemplation divine, mais bien plutôt, une imagination bridée plus ou moins par la raison et renonçant à dominer les forces de la nature qui, visibles ou cachées, deviennent à leur tour dominatrices. Ce jeu conduit fort loin, selon le tempérament de chacun, voire jusqu'aux ténèbres de Werther : solutions radicales, fatales, précédées de souffrances morales, ou encore d'une mélancolie indéfinissable que l'on retrouve splendidement indiquée dans le Heidelberg de *Hölderlin* :

... Wie der Vogel des Walds über die Gipfel fliegt,
Schwingt sich über den Strom, wo er vorbei dir glänzt,
Leicht und kräftig die Brücke,
Die von Wagen und Menschen tönt.

Wie von Göttern gesandt, fesselt' ein Zauber einst
Auf die Brücke mich an, da ich vorüber ging
Und herein in die Berge
Mir die reizende Ferne schien,

Und der Jüngling, der Strom, fort in die Ebne zog,
Traurig froh, wie das Herz, wenn es, sich selbst zu schön
Liebend unterzugehen,
In die Fluten der Zeit sich wirft...

Parmi ces indépendants, *Bürger* tient une large place par l'appui que ses poésies ont donné aux manifestations des sentiments populaires :

Wer bist du, Fürst, dass ohne Scheu
Zerrollen mich dein Wagenrad
Zerschlagen darf dein Ross ?

Wer bist du, Fürst, dass in mein Fleisch
Dein Freund, dein Jagdhund, ungebläut
Darf Klau und Nachen haun.

Wer bist du, dass durch Saat und Forst,
Das Hurrah deiner Jagd mich treibt
Entathmet, wie das Wild ?

Ha ! du wärst Obrigkeit von Gott ?
Gott spendet Segen aus ; du raubst
Du nicht von Gott, Tyrann

(Der Bauer, 1773).

et de même « der *Raubgraf* », die « *Menagerie der Götter* (1774) — « das *Lied vom braven Mann* » :

Hoch klingt das Lied vom braven Mann
Wie Orgelton und Glockenklang...

Madame de Staël néglige cette poésie populaire qui a bien son prix, puisque c'est aussi contre elle qu'est dirigée la Romantik réactionnaire. Elle n'a pas dit non plus un mot de cette scène française qui prospérait à Hambourg (tout près du Holstein !) et où fut donnée le 14 juillet 1790 la fête de la liberté ; les dames portaient les couleurs nationales françaises, un chœur de jeunes filles chantait un hymne à la liberté composé par Sieveking, Klopstock lut deux odes, on but « auf die baldige Nachfolge in Deutschland ! auf Abschaffung des Despotismus ! » les journaux célébrèrent « das werdende Neu-Europa ».

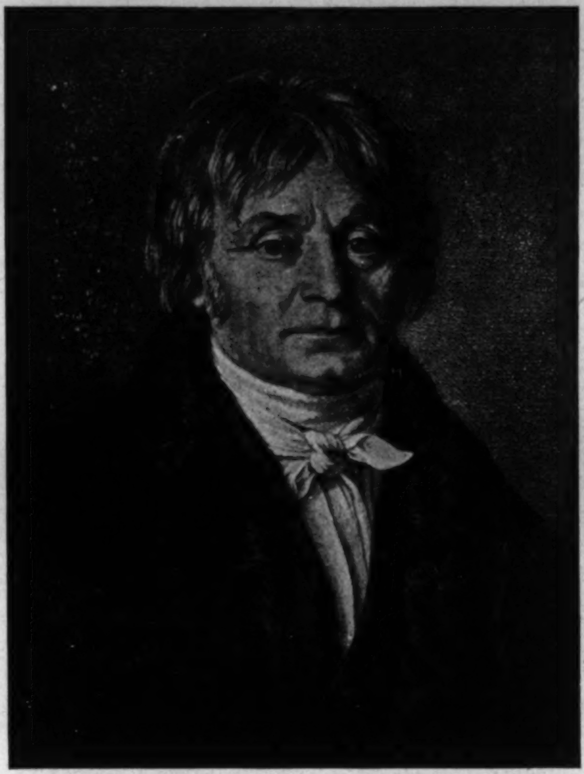
XVI. — En présence de toutes ces manifestations populaires, Schlegel s'était rendu compte qu'avant de faire la résurrection de l'Europe il fallait faire celle de l'Allemagne. « So umwölkt der Horizont auszieht, so ist « es schwerlich zu kühn von den Deutschen « die künftige Rettung Europas zu hoffen. « Dazu muss freilich die Nation selbst zuvor « wieder auferstehen. » La tâche à remplir était formidable ; selon l'Athenaeum, la poésie romantique, « *die romantische Poesie ist eine* « *progressive Universalpoesie*. Ihre Bestimmung « ist nicht bloss, alle getrennten Gattungen der « Poesie wieder zu vereinigen, und die Poesie « mit der Philosophie und Rhetorik in Berührung zu setzen. Sie will und soll auch Poesie « und Prosa, Genialität und Kritik, Kunstpoesie

« und Naturpoesie bald mischen, bald ver- « schmelzen, die Poesie lebendig und gesellig « und das Leben und die Gesellschaft poetisch « machen ».... etc.

Il est plus facile d'imaginer que de créer une Universalpoesie nationale, et il fallut accepter des matériaux de toute provenance : « aus dem romantischen Gesichtspunkt haben « auch die Abarten der Poesieselbst die exzen- « trischen und monstruösen ihren Wert » (Schlegel). On prit tout ce qui vint, Kriegslieder, Wehrlieder, le Knaben Wunderhorn de Brentano, etc.... et Voss put écrire :

Lass, Freund, die Unformen alter Truvaduren
Die einst vor Barbaren halb galant, halb mystisch,
Ableierten ihr klingendes Sonnetto...

Le Wunderhorn fut traité d'une « zusammen- « geschaufelte Wurst von mutwilliger Ver- « fälschung, sogar mit untergeschobenen Mach- « werk », c'est-à-dire un amas de faussetés faites à dessein. « Ce que je craignais le plus « de loin — les Naturphilosophen —, et les « chanteurs romantiques, se sont, vus de près, « des êtres pen dangereux qui font tourner la « tête mais qui deviennent risibles avec leur



JACQUES-JOSEPH GÖRRES

PORTRAIT DE TALMA

« Evohe ! — les frères Schlegel s'en vont, « Schelling part en voyage avec Madame Schle- « gel (Jena 20 mai 1803) ». — Voss fut traité de Garndieb, Brentano de Windbeutel, Görres d'Arabeskenschriftsteller, Schiller et Schlegel brisèrent entre eux. La littérature de Lessing fut tenue pour vieillie. Schlegel demanda que l'annihilation de Wieland ne restât pas un simple projet — « die *Annihilation Wielands kein blosses Ei bleiben möge* ». Mais Arndt, beau-frère de Schleiermacher, embouchait sa trompe, et dès 1802, avant même que Napoléon eût fait aucune campagne en Allemagne, il réclamait vengeance des Wälsche ; le lendemain du traité de Lunéville :

... Wie Spreu im Winde wirst du dann zerstreuen
die eitlen Wälschen, heil'ge deutsche Wut...
(Klage um Liebe und Freiheit, 1802).

Au reste, bon nombre de chants de guerre sont contemporains des années de la Révolution, le Kriegslied de Glaser 1791, — Heil dir im Siegerkranz 1790 ; etc. Schlachtlied de Bürger 1781 ou dirigés contre l'Autriche.

En même temps que les poésies, les légendes romantiques prenaient corps : la *Lore-Lay, Lore profane de Brentano*, c'est-à-dire la fille de Bacharach qui se suicide pour éviter le

monastère, date de 1802 (1), et l'on doit, d'abord à von Löben, puis à H. Heine qu'elle soit devenue en 1823 une ondine du Rhin. On sait que le duc de Nassau voulut instituer un Lohra-Kultus, et faisait édifier à cet effet une statue par le professeur Hopfgarten. Elle a trouvé sa fin dans le parc de Biebrich.

La *légende du Mäuseturm* est à notre avis très récente ; le mot hébreux — mouz — signifie « ouvrage fortifié », et se rapporte absolument à l'emploi de la tour de Bingen ; au point de vue historique, il est impossible de mêler l'évêque Hatto à cette légende.

XVII. — De bonne heure, les préfets impériaux s'étaient aperçus de l'utilisation de la Romantik dans un but nationaliste, malgré toutes les précautions prises pour tromper l'opinion. Les articles d'Arnim parus dans la « Zeitung für Einsiedler » de Heidelberg, et les articles envoyés en 1810 par Görres au « Vaterländisches Museum » de Hambourg, ne laissèrent plus aucun doute. Friedrich Schlegel était revenu en 1803 de Paris à Cologne pour y développer sa Romantik dans le cercle des Schmitz, Eberhard, Groot, Bertram. — Jung-Stilling, Lenz furent les Romantiker de Strasbourg. Le comte Beugnot, les préfets Doazan (Rhin-et-Moselle), Ladoucette (Roer), ont pu donner au duc de Rovigo tous les considérants qu'il résuma dans sa lettre à Madame de Staël.

La région rhénane ne fut pas la seule à être le foyer d'une propagande intense qui, développée par Kleist, se répandit en Pologne grâce au baron de la Motte-Fouqué, à Zacharias Werner de Königsberg, Ernst-Theodor Wilhelm (Amadis Hoffmann)... C'est à la création par celui-ci du poème de l'Artushof, que l'on doit la présence, inexplicable pour bien des touristes, des Artushof (simples restaurants) de Torun (Thorn) et de Gdansk (Dantzig).

Nietzsche n'a pas ménagé ces Romantiker, que Wieland appelait « Uebermütige Götterbuben », et a donné son avis sur cette réaction de la Romantik contre l'influence gréco-française : « Quand les Allemands commencèrent « à devenir intéressants pour les autres peuples « de l'Europe, ce fut grâce à une culture qu'ils « ne possèdent plus aujourd'hui, qu'ils ont « secouée avec une ardeur aveugle, comme si « c'avait été là une maladie, et pourtant, ils « ne surent rien mettre de mieux en place « que la folie politique et nationale (Aurore, « Aphorisme 190). » C'est peut-être à cette opinion aussi exacte que sévère, que Nietzsche doit d'être considéré officiellement comme un Neuromantiker.

Henryk de LELIWA.

(1) V. le roman Godwi, paru à Brême en 1802. — Lore est un nom fréquent en Rhénanie.

FUSTEL DE COULANGES ZUR HUNDERTJAHRFEIER

Die hundertjährige Wiederkehr des Geburtstags des grossen Historikers Fustel de Coulanges wurde im Festsaale der Sorbonne am 19. März durch mehrere hervorragende Reden gefeiert. Wir geben dieselben in Auszügen wieder.

Zuerst sprach Herr François Poncet im Namen der Freunde der Ecole Normale, deren Schüler Coulanges mehrere Jahre hindurch war.

« *Ist Fustel de Coulanges Ruf bis in die breiten Volksschichten gedrungen ? Es scheint, der Ruhm sei ihm weniger gewogen gewesen als einem Michelet oder Taine oder Renan.*

« *Aber Fustel steht keinem der grossen Meister des 19. Jahrhunderts nach. Ist er nicht ein hervorragender Geschichtsschreiber, einer der bedeutendsten Forscher und sympathischsten Menschen, ein Künstler, der mit einfachen aber sicheren Mitteln arbeitet, eine bezeichnende Professoren- und Hochschullehrergestalt ?*

« *Wir denken, dass solche Jubiläen uns aufmerksam machen können auf Güter, die wohl in unserem Besitze stehen, die uns aber unbekannt*

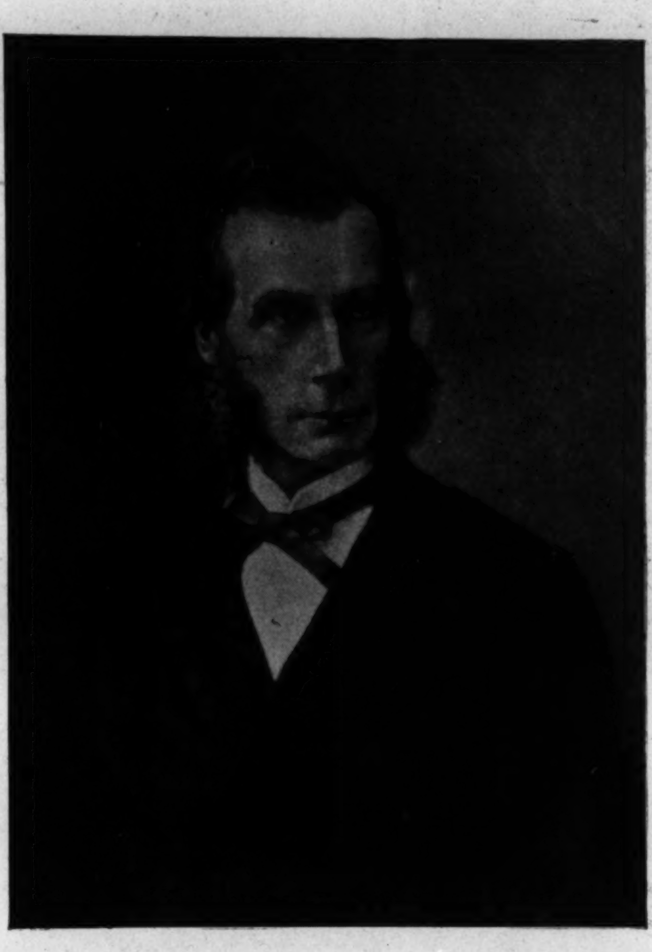
geblieben sind. Sie bringen verborgene Schätze ans Licht. Wer möchte sich nicht darüber freuen, dass Fustel de Coulanges Hundertjahrfeier den Verlag Hachette dazu bewog, die bis jetzt unveröffentlichten schönen « Lektionen für die Kaiserin » herauszugeben !

« ... Für die meisten von uns verkörpert die Gestalt Fustel de Coulanges auf die edelste Weise unsere Universität. Die hohen Eigenschaften, welche unserem Hochschulwesen auf ewig Ehre machen : geistige Rechtschaffenheit, vollkommene Uneigennützigkeit und absolute Hingabe an die Wissenschaft zeichnen auch sein ganzes Leben, sein ganzes Werk aus. Ich irre wohl nicht, wenn ich diese Eigenschaften zum grössten Teil auf den Einfluss der Ecole Normale zurückführe. Und Fustel, der allen grossen und mächtigen Lehranstalten stets treu ergeben war, hat sich auch dem Hause der rue d'Ulm unabänderlich verbunden gefühlt. Als Schüler ist er dort eingezogen ; er hat dort gelehrt und wieder hat er, als Leiter dann, seinen Eingang dort gehalten. Das Haus ist wirklich der Herd seines arbeitsvollen Lebens gewesen, das Prinzip seines Schaffens und Wirkens. Dieser Mensch hat sich der Kollektivität dieser Schule ganz und gar hingegeben. Und, wie jeder Einzelne, der sich einem grösseren Ganzen widmet, hat auch er den Lohn einer vollen Hingabe geerntet, nämlich Sicherheit, Mass und Gewissheit... ».

Herr Vessiot, jetziger Leiter der Ecole Normale, sprach von Fustels Lehrjahren daselbst und von seiner Ernennung zum Bibliothekargehilfen :

« Diese Wahl kam ihm ausserordentlich gelegen, denn sie verschaffte ihm den Vorzug, dort in der Bibliothek nach Belieben arbeiten zu können. Dort reifte sein Geist heran, im Verkehr mit Büchern, bei Lektüre und Nachsinnen ! Das war, wie seine Kameraden sagten, seine « Satrapie », wo er über die alten Schmöcker herrschte und sie nannten ihn mit einem fremdartigen Spitznamen : Syncellus, dem Spottnamen eines griechischen Geschichtschreibers, den sein Beruf zwang, ohne Unterbrechung in der Zelle des Patriarchen von Constantinopel zu leben. Er studierte mit erbittertem Eifer Geschichte und kümmerte sich wenig um die Vorwürfe, die ihm die Schulverwaltung seiner geistigen Kühnheiten wegen machte, die sie « Ausschweifungen » nannte.

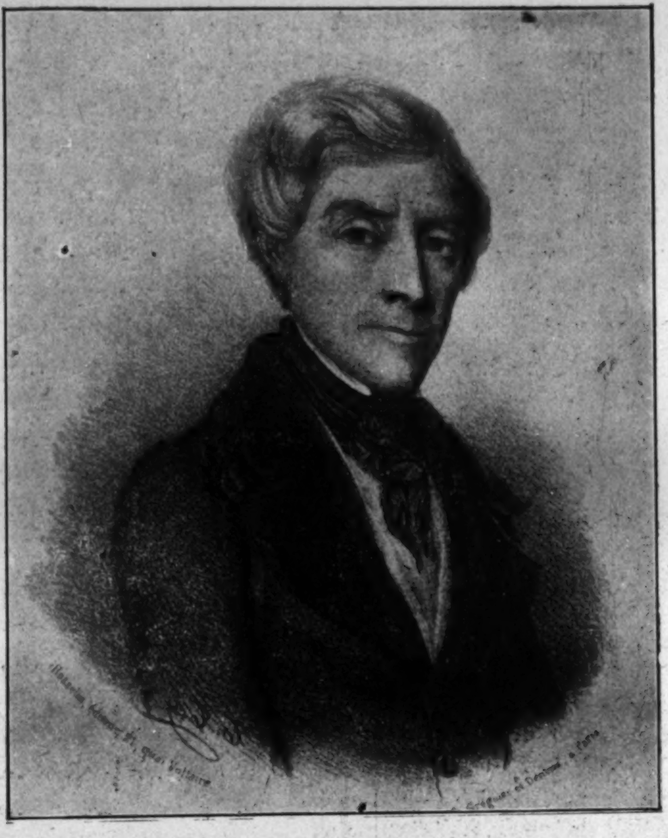
Hier sei, rein dokumentarisch die Gesamtzensur angeführt, die dem Schüler Coulanges im zweiten Schuljahre erteilt wurde. « Grosser Lerneifer, aber mehr Ehrgeiz als Kraft und als Disziplin. Verworrener, wenig geformter, wenig fügsamer Geist. Trotz strenger Mahnungen seitens der Schulverwaltung, die er entweder nicht verstanden, oder denen sein Selbstgefühl sich zu fügen weigerte, hat er auch in diesem Quartal Geschichte, Philosophie, Literatur von ihren Gipfelpunkten aus zu betrachten versucht und sich an Alles, was er nicht kennt, kreuz und quer herangemacht.. ».



FUSTEL DE COULANGES

Herr Pfister sprach von Fustel de Coulanges Aufenthalt in Strasbourg, wo er in der Philosophischen Fakultät dozierte und wo die erste Auflage seiner Cité Antique erschien. Dieses Buch war aus der Vorlesung des Jahres 1862/63 hervorgegangen, die den Titel trug : « Ueber Familie und Staat bei den Alten ». Fustel liess das Buch bei Silbermann in Strasbourg drucken und fand nachher nur sehr schwer einen Pariser Verleger. Aber in Strasbourg hatte man sofort die Bedeutung des Werkes geahnt und die Lokalblätter veröffentlichten begeisterte Artikel darüber.

Darauf sprach Herr Camille Jullian im Namen der Académie française. Er erinnerte zu-



M I C H E L E T

nächst daran, dass der Verfasser der Cité Antique nie Mitglied der Académie gewesen ist, da es seine gewohnte Zurückhaltung nicht zuliess.

« *Aber in voller Uebereinstimmung mit den Prinzipien der Académie hat Fustel de Coulanges die Pflege der Sprache stets als eine heilige Aufgabe aufgefasst.*

« *In einem Aufsatz, der kaum mehr als eine Schüleraufgabe ist, in Briefen, die er den intimsten seiner Freunde schreibt, in einigen Zeilen, die er in einem Zornausbruch auf ein loses Stück Papier hinwirft, in den Seiten, die er von seinem Krankenbette aus diktiert, haben weder jugendliche Ungeduld, noch das Sich-gehenlassen einer vertraulichen Mitteilung, noch Müdigkeit oder Affekt die Klarheit des Ausdrucks, den sicheren Rythmus des Satzes getrübt. Fustel de Coulanges schrieb wie er lebte: schlicht, rein, redlich, von jenem Lichte des Geistes getränkt das bei ihm nur ein Widerschein der Seele war.*

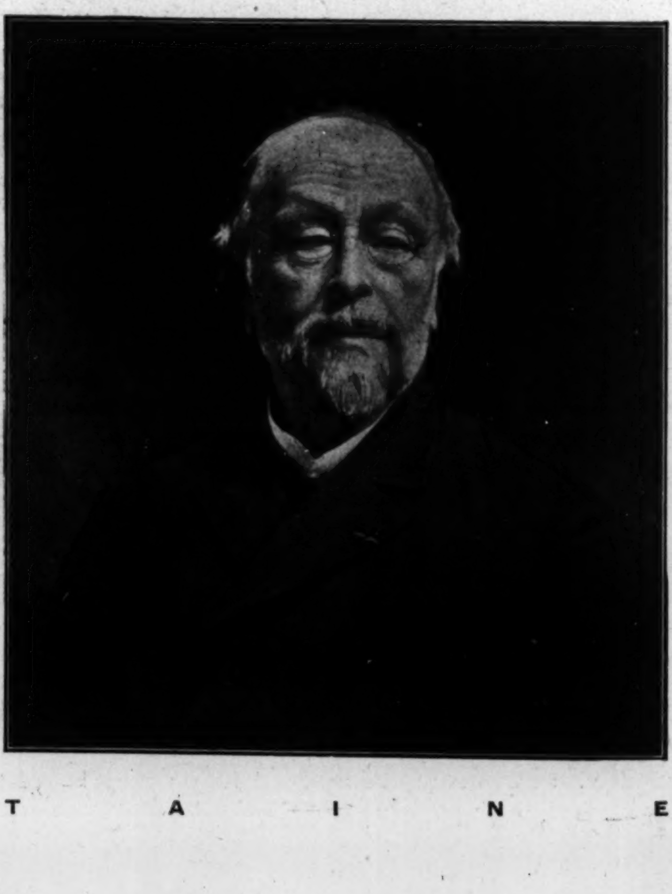
« *Er liebte weder die langen Satzgefüge noch die schmückenden Beiwörter: er nannte es eitlen Tand unter dem man den Wert eines Wortes versteckte, durch das Satzgefüge werde der Gedanke, der klar und schlicht sein soll, beschwert und kompliziert. Die Sätze, die Fustel schreibt, auf das Notwendigste beschränkt, kurz, rasch, sind wie sprühende Funken, die uns die Wahrheit zeigen, ohne uns jemals zu ermüden. Das ist die wahrhaft französische Tradition: diese Klarheit des Stils, durch die die Gesundheit des Geistes offenbar wird.*

« *Wunderbar geformt war sie, die Sprache Fustel de Coulanges — diese reine französische Sprache — um Wahrheiten zu vermitteln. Denn dies war das Ziel, das er vom ersten Augenblick an seinen Bestrebungen setzte: Wahrheit suchen und verkünden.*

« *Nicht um Wahrheit über die Wandlungen der Materie oder über Naturerscheinungen handelte es sich bei ihm, aber um Glauben und Schicksal des Menschen, um dauerndes oder sich erneuerndes Geschehen, das den Worten und Taten der Menschen entspringt; anders ausgedrückt: um geschichtliche Wahrheiten. Als Wahrheitssucher und Forscher war Coulanges Historiker durch und durch. Aber ist die Arbeit des Historikers Geringes im Werke eines Gelehrten, Geringes für eine Nation, Geringes für die ganze Menschheit sogar?*

« *Um die Vergangenheit zu rekonstituieren, standen diesem Historiker nur Steine, die Ruinen von Denkmälern, oder Worte, die Ueberreste von Sprachen, oder Sätze, Fetzen von Geschehnissen zur Verfügung und so Vieles wusste er daraus hervorzuzaubern.*

« *Unter der Erde, zwischen den Trümmern der allerältesten Zivilisationen, erblickt er ein schwe-*



T A I N E

res Stück Stein das an einem Ende abgerundet, am anderen zugespitzt ist; und daneben sieht er andere, ganz kleine Steine, spitzer und feiner und sofort versteht der Forscher, dass es sich um eine Waffe handelt, aus welcher das Schwert des Soldaten hervorgehen sollte, und dass die danebenliegenden Spitzen die zukünftigen Ahle des Handwerkers sind. So ersteht vor seinen Blicken der prähistorische Mensch, bewaffnet, aber schon für die Arbeit ausgerüstet, wie ihn Füstel de Coulanges auch in seiner ersten « Lektion für die Kaiserin » gezeigt hat. »

Herr Rodocanachi, Mitglied des Instituts, aus der Insel Chios gebürtig, brachte dem grossen Geschichtsforscher die Huldigungen seiner Heimat, deren Geschichte Coulanges erstes Werk gewidmet war.

Darauf sprach Herr Glotz, Professor der philologischen Fakultät in Paris von Fustel de Coulanges Arbeitsmethode :

« Bei ihm gingen Analyse und Synthese fast immer Hand in Hand. Oft wird sein Ausspruch zitiert : « Ein Tag Synthese muss durch jahrelange Analyse vorbereitet werden ». Und er fügte hinzu : « Die Geschichte ist ein Gefüge von unzähligen kleinen Tatsachen, aber die einzelne kleine Tatsache allein ist noch keine Geschichte. Zwar ist das systematische Verwerfen des diese kleinen Tatsachen untereinander verkettenden Bandes, auch eine Methode, und es ist eine nicht wenig gefährliche Methode ».

« Vor der Niederschrift der « Cité Antique », studierte Fustel mehr als zehn Jahre lang Tausende von Texten, einzeln zunächst dann in ihren Wechselbeziehungen zueinander und erst nach und nach gelangte er zu einer letzten Verallgemeinerung... »

Herr Marraud, ministre de l'Instruction publique, sprach von Coulanges Gesamtwerk und sagte u. a. :

« Er musste wohl oder übel annehmen, dass sich die Kollektivitäten in ihren Handlungen vor allem durch Eigennutz leiten lassen.

« So machte er sich vom Staatsmann eine originelle, etwas sehr empirische, aber sehr kluge Vorstellung, die mit ihrem Skeptizismus so modern anmutet : « Was den wahren Staatsmann kennzeichnet, sagte er, das ist der Erfolg »... So beschränkte er das Verdienst des Führers auf blosses Anpassungsvermögen « an die vielseitigen Bedürfnisse, an die Leidenschaften, ja an die Irrtümer der Anderen », und schloss dadurch « aussergewöhnliche Geschicke » einfach aus.

« Denn die Massen allein interessierten ihn, weil schicksalträchtig : er hat immer das jeweils nationale Bild der Masse studiert und deren universelle Seele erforscht, um dann die Menschenseele kennen zu lernen. Seine politischen Anschauungen waren also im Grunde demokratisch. Weil Fustel die Massen fast immer genötigt sah, sich gegen tyrannische Oligarchien zu wehren und darum den Schutz eines Königs zu suchen, hat man ihn einer nicht-republikanischen Gesinnung bezichtigt. In Wirklichkeit kümmerte sich der Meister wenig um unser modernes politisches Wortregister ; er hörte nicht auf die Geräusche der Strasse und war nur darum bemüht, unsere Vokabeln durch die Lehren der Geschichte zu bereichern.

« Man vergisst, dass uns Fustel die edelste Definition der Freiheit gegeben hat. Die Menschheit gehorcht, wie er vermeint, einem ewigen Gesetz, demzufolge « alles Höherstrebende nach Freiheit dürstet und jeden Despotismus verabscheut. »

« So machte er aus der Freiheit ein fortlaufendes Gesetz, verlieh ihr ein seltenes Privileg, ordnete ihren Besitz und dessen Verteidigung den höchsten geistigen und seelischen Eigen-

DELACROIX — DAS BLUTBAD VON CHIOS

schaften unter und musste so notwendig das Bedürfnis nach Freiheit in der Vergangenheit auf eine auserwählte Klasse beschränken, einen geringen Teil nur der menschlichen Gesellschaft — obwohl sein aufrichtiger Optimismus ihm nicht untersagte, die Freiheit als ein fernes Ideal auch der gesamten Menschheit aufzustellen...».

Zum Schluss ergriff Herr Gaston Deschamp als Präsident der Gesellschaft Rom-Athen das Wort und liess uns dem jungen Fustel de Coulanges als Mitglied der französischen Ecole d'Athènes nach Griechenland folgen, wo er die Antwort auf die Frage studieren sollte : « Geben Sie eine genaue Wiedergabe der Topographie, der Altertümer und der Geographie der Insel Chios, an der Hand eines Studiums der Ortschaften, der Geschichtsschreiber, der Traditionen und Ruinen und mit Hilfe — aber dies mit Mass und kritischem Sinn — der modernen Arbeiten, und mit besonderer Berücksichtigung der Geschichte der Insel während des byzantinischen, venedischen und genuesischen Mittelalters ».

R. ENNAN

« Man hätte glauben können, Chios sei in der Agonie von 1822 gestorben, als die grausamen Blutbäder, die der Sultan Mahmoud verordnete, den einstimmigen Protest aller zivilisierten Völker, aller edlen Herzen hervorrief, die ergreifende Beredsamkeit eines Chateaubriand, die flammenden Verse eines Victor Hugo, die Farbenpracht eines Eugène Delacroix — dies sei zu Ehren Frankreichs gesagt. Zweiunddreissig Jahre waren seit jenen Mordtaten verstrichen, als der junge Wanderer sich auf einem kleinen Dampfer einschiffte, um Chios zu besuchen, die Insel mit den frischen Hainen, den reichen und klaren Brunnen, den blühenden Gärten und dem tragischen Schicksal.

« Er suchte die zerstörten Gegenden auf. « Wenn man Chios sieht, sagt er, erbebt das Herz. Der Tod ist noch nicht erkaltet ; man zählt die Wunden der Leichen, man sieht den Ort jeden Mordes, den Schauplatz jeden Schmerzes. »

...« Man tötete fünf Monate lang... Die Menschen zuerst, dann die Gebäude... Man versteht nicht, wie Menschenkräfte genügt haben, um so viel zu zertrümmern... Und zwar haben die Mörder nicht im Zorn zerstört, sondern mit voller Kaltblütigkeit, ein Haus nach dem anderen, langsam, mit raffinierter Grausamkeit... Das zähe Fortdauern dieser Rasse aber wird durch das Fortdauern der Sprache erwiesen. Noch heute spricht man Griechisch auf Chios. Man erkennt leicht, dass die Sprache in ihren Grundbestandteilen dieselbe ist, die vor dreissig Jahrhunderten dort gesprochen wurde. Die Geschlechter werden miteinander durch das treue Festhalten an die Tradition verbunden. Eine hat allen Gefahren getrotzt : es ist die Erinnerung an Homer... »

Solches berichtet Fustel de Coulanges in seinem « *Mémoire sur l'île de Chio* », das wie ein Vorwort zu seinem Gesamtwerk bildet — und dieses Werk können wir in dem Ausspruch Fochs zusammenfassen : « *Die Völker hören auf zu bestehen, wenn sie aufhören, sich zu erinnern* ».

* * *

EMIL LUDWIG

En Allemagne comme en France, les mémoires, les biographies sont actuellement fort goûtées. Les raisons psychologiques qui en ont provoqué une si riche floraison sont connues et évidentes : ces œuvres répondent au besoin d'évasion de notre génération, soit que les hommes désaxés et malheureux de l'après-guerre cherchent dans la biographie d'un de leurs illustres semblables un soutien, un encouragement, voire une distraction, soit qu'ils y retrouvent leur propre existence amplifiée, leurs propres rêves réalisés, leurs propres malheurs glorifiés. Il importera donc, pour satisfaire à ce double besoin du public, de lui faire connaître des héros, non pas des surhommes touchant à la perfection, presque inaccessibles, mais des hommes qui lui deviennent compréhensibles et proches, comme des frères.

EMIL LUDWIG

Et c'est bien en effet la voie dans laquelle les biographes de tous les pays se sont engagés, chacun avec ses aptitudes, ses points de vue, sa méthode de travail. Malgré une conformité des buts, il y a presque aussi loin de nos « *vies romancées* » aux biographies d'Emil Ludwig qu'à celles d'un Carlyle ou d'un Thakeray. D'ailleurs Ludwig se défend aussi énergiquement d'appliquer les méthodes des romanciers que celles de la phénoménologie. Il a sa méthode à lui et c'est grâce à cette méthode qu'il a donné à son œuvre un cachet particulier. Si le succès en est grand, il le doit autant à ses procédés de travail qu'à son heureuse inspiration de s'être emparé d'un domaine littéraire alors en vogue et d'avoir pour ainsi dire monopolisé la biographie.

Emil Ludwig (Cohn) naquit en 1881 à Breslau et, comme on sait, débuta dans la carrière littéraire par des drames. Pendant la guerre il eut l'occasion d'exercer ses dons d'observateur et de critique comme journaliste politique. Mais ce n'est qu'en 1919 qu'il commença la série de ses Psychographies, dont voici la liste chronologique :

En 1920, Gœthe (en français chez Attinger, trad. A. Vialatte 1929) ; Schicksal, en 1920 ; en 1922, Rembrandts Genie und Charakter ; en 1923, Bildnisse ; en 1924, Napoleon (en français, chez Kra) ; en 1925, Guillaume II, en 1927, Bismarck (en français chez Payot ; trad. M. A. Lecourt 1929) (1).

Actuellement, Ludwig vit en Suisse ; mais il entreprend de fréquents voyages, comme celui qu'il fit aux Etats-Unis l'année dernière et qui eut quelque retentissement. Sa dernière œuvre « Juillet 14 » a vraiment révolutionné l'opinion publique.

Ce n'est certes pas sans raisons profondes que Ludwig passe d'un Gœthe à un Rembrandt, puis à Napoléon et à Bismarck, pour en arriver au sujet de son dernier ouvrage.

(1) Un magistral « Lincoln », tribut que Ludwig paya à l'Amérique, a paru ces mois-ci.

Ce n'est pas seulement la curiosité du psychologue qui le pousse à étudier l'homme dans les différents domaines de son activité et à y choisir toujours le type le plus caractéristique. Ce choix répond à une nécessité intérieure qui trace à la pensée de l'auteur une ligne de développement très nette.

C'est dans les œuvres mêmes de l'écrivain que cette ligne commence à se dessiner; aussi pour la voir apparaître clairement nous suffira-t-il d'examiner le premier et le dernier de ses livres.

S'il commence ses études par Gœthe, c'est que Gœthe réalise l'« Homme » de la façon la plus parfaite et la plus complète. Car le point de départ de Ludwig a été dès le début : montrer l'homme dans le grand homme, non pas pour le rapetisser à nos yeux ni même pour l'humaniser et le rapprocher de nous, mais pour lui rendre entièrement justice, pour se conformer à cette Vérité que, « ce qui distingue moralement les grands hommes des autres ce ne sont point des rapports différents de bien et de mal en eux, mais leur plus grand volume... » Or, Gœthe est, plus que tout autre, un être complet et son génie est, plus que tout autre, humain : il est, ainsi qu'il s'exprime lui-même : « bon et mauvais comme la nature ».

Ludwig essaie, en suivant pas à pas le développement psychologique du grand poète, de nous montrer la dualité de sa nature et de nous faire comprendre cette question posée par Gœthe :

« *Ne sens-tu pas à mes poèmes*
Que je suis deux en un seul ? »

paroles que le biographe met en épigraphe à toute l'œuvre, comme il aime à mettre, en tête de chaque chapitre, une parole par laquelle le héros se caractérise lui-même. Car ce n'est pas du dehors qu'il s'approche de son personnage ; au contraire, il veut l'expliquer « par le dedans », s'introduire dans son âme et en suivre avec lui le développement. L'œuvre découlera tout naturellement de ces données psychologiques et en cela aussi, Gœthe peut, de préférence à tout autre, être pris pour modèle ; car son œuvre n'a point été pour lui un but, mais la confession de son âme, un acheminement d'une étape à une autre étape, une cristallisation des différentes phases de son évolution infinie. « Nous avons affaire ici à une nature « démoniaque », et c'est précisément l'intérêt de la lutte que ces genres de natures ont à livrer pour arriver à tirer d'elles de grandes choses qui en fait des modèles passionnants pour tous ceux qui sont dans le combat » dit Ludwig, justifiant ainsi son choix pour sa première grande biographie ou « histoire psychologique », comme il la nomme lui-même.

Après le génie littéraire, ce furent l'homme d'action et l'homme politique qui sollicitèrent Ludwig. Le tableau qu'il nous a tracé de Guillaume II fut assez mal accueilli en Allemagne, bien que, par sa méthode, le biographe ait été le seul jusqu'ici à rendre ce personnage humainement compréhensible. Il est regrettable qu'au moment où il écrivit ce livre, il n'ait pu avoir en mains les mémoires de la mère de l'ex-empereur. Peut-être son opinion sur certains points s'en fût-elle trouvée modifiée.

Son Bismarck, par contre, a dessillé les yeux à maint Français. Ludwig essaie d'expliquer psychologiquement le développement de ce junker poméranien, depuis sa triste et dure enfance jusqu'à son isolement sentimental et arrive ainsi à mieux faire comprendre et apprécier les solutions auxquelles cet incontestable génie politique devait parvenir.

Ses études psychologiques d'hommes politiques devaient tout naturellement amener Ludwig à élargir son champ visuel et à passer du politicien à la politique en général, à laquelle il applique sa méthode psychologique ainsi que le prouve le succès retentissant de son dernier ouvrage « Juli 14 ». L'œuvre avait été conçue, dès 1921, dans un accès de colère, mais ne parut qu'en 1929, en extraits d'abord que publièrent les journaux d'Amérique, où Ludwig jouit depuis longtemps d'une grande renommée. Cette publication incita plusieurs sommités politiques et littéraires des Etats-Unis à mettre alors sur le tapis la grave question de « la responsabilité collective de l'Europe relativement à la guerre ».

Dans une suite de « prises de vue » monumentales, le biographe de Gœthe dépeint les angoissantes semaines de « Juillet 1914 », l'action des différents cabinets européens, le jeu de la diplomatie européenne dont l'indifférence, voire la lourde responsabilité encourue, apparaît à la lumière des faits. Les peuples n'ont pas voulu la guerre ; seules l'incapacité, l'incurie et la malveillance des diplomates en sont cause : telle est la thèse de ce livre, thèse unilatérale et qui ne contient, pourrait-on dire, qu'une demi-vérité. Elle a pourtant le mérite

de prouver, en s'appuyant sur des documents d'une authenticité incontestable, que tous les peuples, dans une plus ou moins large mesure ont eu leur part de responsabilité à la guerre. En France on a reproché à Ludwig de ne pas avoir travaillé en pacifiste à la liquidation de la guerre, mais d'avoir plutôt plaidé en faveur d'une révision de la question des responsabilités. « Ce n'est point pour les raisons qui lui ont fait commencer une guerre », rétorque Ludwig, « qu'un peuple est obligé de payer des indemnités, mais pour la bonne raison qu'il a perdu la guerre. »

Tel est le terme actuel, mais non définitif, de l'évolution de Ludwig. Après avoir poursuivi ce développement à travers ses œuvres, il serait intéressant de savoir comment l'auteur a été ensuite amené à s'expliquer lui-même. Il l'a fait dans les nombreux articles et études publiés par lui sur les sujets qui l'intéressent (les deux plus importantes de ces études sont « Historie und Dichtung » et « Ueber die Grösse »).

Dès la préface de son Gœthe il expose son intention : « Nous avons cherché dans ce livre une nouvelle formule biographique qui nous parût plus en rapport avec la sensibilité de notre génération. Nous nous sommes fixés pour devoir de ressusciter l'univers intérieur d'un homme en utilisant toutes ses manifestations. But : filmer tous les paysages de l'âme étudiée depuis la jeunesse jusqu'à la mort. Idéal : obtenir la vraisemblance psychologique tout en gardant la précision d'un journal intime ».

Ludwig se place donc de prime abord entre l'histoire et la poésie. Histoire et poésie sont deux moyens de retracer la vie des grands hommes ; mais tous deux impliquent un choix parmi les données biographiques et psychologiques — et ces deux méthodes seront subjectives. Il est faux de parler de l'objectivité de l'histoire. Le « biographe-artiste » ou portraitiste — comme il lui plaît de se nommer lui-même —, qui tient de l'historien et du poète, devra lui aussi commencer par étudier les documents. Ce seront d'abord les portraits du grand homme, ses entretiens, ses lettres, son journal et enfin ses œuvres. « Le biographe ne lira rien sur lui, mais *le* lira ..... ».

Il pourra ainsi donner de son héros une image à la fois exacte et vivante ; car telles sont les exigences de la biographie moderne : « le secret du biographe d'aujourd'hui, c'est de représenter la vie officielle et la vie privée, la vie active et la vie passive d'un grand homme s'équilibrant et coïncidant constamment, sans donner plus d'importance à l'une qu'à l'autre ».

Mais en quoi consiste cette grandeur que Ludwig s'est donné pour tâche de nous révéler ? « C'est », dit-il, « la distance qui nous sépare de la bête et de Dieu ». La grandeur se manifeste de la façon la plus évidente dans les grandes actions, « car si l'action concerne chacun des contemporains, l'œuvre n'en concerne que quelques-uns. Mais pour la postérité c'est le contraire qui a lieu ». « On ne saurait expliquer la grandeur par la seule « étincelle divine » ; c'est la part humaine qu'il y a dans l'action et l'œuvre de génie qui décide de sa grandeur ». « Les grands hommes sont prodigues, la grandeur n'est jamais avare ». « Tous, aux moments décisifs de leur vie ont obéi à une nécessité intérieure et n'ont jamais envisagé leur profit. Car c'est le caractère qui donne à la grandeur sa loi intérieure ; le génie est continuellement déterminé par le caractère ».

Cette étude psychologique de la grandeur a permis à Ludwig de donner à la biographie un aspect nouveau. Mais elle lui a aussi permis de constater que les données psychologiques de cette grandeur étaient au fond les mêmes à quelque époque et dans quelque race qu'elle se manifestât. Il a vu le type idéal de l'homme, il l'a vu surgir partout ; de tous temps, il a reconnu la portée mondiale de son œuvre ou de son activité et ne pouvait plus dès lors considérer l'humanité que dans son ensemble et non comme des groupements indépendants les uns des autres. C'est ainsi que nous voyons nettement sa pensée passer de l'individuel au général, de la psychologie de l'individu isolé, à l'étude psychologique de l'individu partie intégrante d'un tout, et jusqu'à l'explication psychologique de ce tout lui-même. De biographe ou psychographe de l'individuel, Ludwig est devenu psychographe du phénomène collectif. L'attitude internationale, paneuropéenne que Ludwig a nettement adoptée dans ces derniers temps, s'explique tout naturellement par ce développement, dont elle est l'aboutissant. Sa vaste compréhension humaine et sa connaissance des phénomènes qui mettent en danger la conservation de l'humanité supérieure et idéale, ont fait de lui un fervent adhérent à une entente pour la collaboration universelle.

C'est ainsi qu'il est devenu un des champions de l'idée pan-européenne et qu'il a écrit tout récemment des pages admirables au sujet de la pacification du monde et de la formation des Etats-Unis d'Europe, garants de la paix(1). — « Qu'est-ce que l'Europe ? » dit-il, « Vingt-six Etats qui en ont remplacé dix-huit..... l'Europe est actuellement de fait une république. La monarchie et l'Eglise d'Etat, n'existant pas en Amérique, n'avaient pu faire obstacle à la formation des Etats-Unis. Or, elles sont près de disparaître aussi en Europe ». « Le meilleur moyen de rendre à l'Allemagne une égalité de droits et à la France la sécurité que toutes deux souhaitent, c'est l'unification de l'Europe », « l'Europe doit apprendre qu'un lambeau de terre ou quelques milliers d'âmes n'importent plus aujourd'hui. Depuis que l'humanité emploie toutes ses capacités à l'asservissement des forces de la nature... la victoire physique qu'un peuple remporte sur un autre est devenue une absurdité. » Pour terminer, Ludwig cite Gœthe, qui préconisa toujours un échange moral et intellectuel entre les peuples, et Napoléon qui avait conçu la plus belle Europe unifiée, rejoignant ainsi ses deux héros préférés, qui, par l'esprit et par l'action, par les œuvres de paix et les œuvres de guerre, cherchèrent à embrasser l'humanité entière d'un seul et d'un même geste.

(1) La traduction de cet article a paru dans « Europe » (1930).

Cécile KNŒRTZER.

GESCHICHTLICHES

TALLEYRAND UND DER ERSTE KONSUL

G. Lacour-Gayet hat bei Payot einen « Talleyrand » in zwei Bänden veröffentlicht, dem wir folgenden Ausschnitt entnehmen.

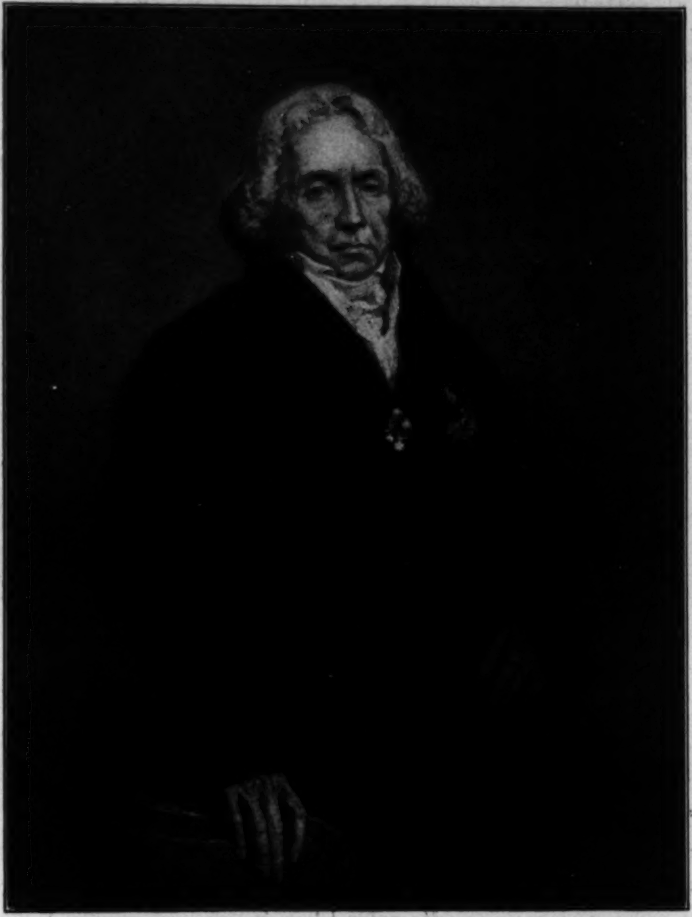
« Hoffen wir, sagt E. Driault von diesem Buche, dass nach Lektüre dieses Werkes niemand mehr behaupten wird, Talleyrand sei der grösste Diplomat, der vollkommene Diplomat gewesen... Sicher ist, dass bei all unseren nationalen Katastrophen Talleyrand die Hand im Spiele gehabt hat. Eher möchte man seinen ärgsten Feinden einen solchen Diplomaten wünschen. »

Der erste Konsul empfand eine besondere Sympathie für Talleyrand (1); wenigstens behauptet dies ein Zeuge, der in seiner Intimität lebte. Der Minister des Direktoriums hatte geahnt, welche politische Karriere dem General der « Armée d'Italie » bevorstand; vor kurzem noch hatte er sich mit Leib und Seele dem grossen Unternehmen geweiht, aus dem der schlecht verhüllte Cäsarismus hervorgehen sollte. Gleich nach seiner Rückkehr in sein Hotel der rue du Bac hielt er dem neuen Herrn Frankreichs eine Rede die voll und ganz mit dessen geheimen Absichten im Einklang stand. Zum ersten Mal war er vom ersten Konsul in einer Privataudienz empfangen worden. ...Als Talleyrand sich verabschiedet hatte, wandte sich Bonaparte an seinen Sekretär, der dem Gespräch beigewohnt hatte: « Wissen Sie, Bourrienne, dass Talleyrand mich gut beraten hat ? — es ist ein sehr kluger Mensch » — « General, solches ist die Meinung aller, die ihn kennen » « Talleyrand ist nicht ungeschickt : er hat mich durchschaut. Sie wissen, dass ich gerade das zu tun beabsichtigte, wozu er mir geraten hat. Er hat Recht : man kommt schneller vorwärts wenn man allein geht. Le Brun ist ein anständiger Mensch, aber an Politik interessiert er sich nicht, er verfasst Bücher. Cambacérès ist zu sehr in den revolutionären Ueberlieferungen befangen. Meine Verwaltung muss eine ganz neue Verwaltung sein».

Talleyrand selber berichtet über die persönlichen Beziehungen des ersten Konsuls zu seinem « *Ministre des relations extérieures* ». Einige

(1) Über Talleyrand siehe : Mémoires de la Comtesse de Kielmannsegge, traduits par Joseph Delage (Attinger) tome I.

dieser Zeugnisse müssen wir in extenso wiedergeben; wie könnte man sich sonst vorstellen, wieviel Vertrauen, Hingebung, taktvolles Schmeicheln, aufrichtige Bewunderung die Briefe, die er ihm schrieb, enthielten? Es gibt wohl keinen zweiten Minister, der sich seinem Staatsherrn jemals mit solcher Leidenschaft mitgeteilt hat. Talleyrand hat in den Jahren der Restauration gesagt: « Ich liebte Napoleon, ich war seiner Person, sogar seinen Fehlern mit Anhänglichkeit ergeben; als er am Anfang seiner Laufbahn stand, übte er einen unwiderstehlichen Zauber auf mich aus, wie ihn nur ein genialer Mensch ausüben kann; seine Wohltaten hatten mich aufrichtig dankbar gemacht. Warum sollte ich es nicht gestehen? Ich hatte mich an seinem Ruhm erfreut und an dem Glanz, den dieser Ruhm auf diejenigen warf, die ihm bei seinem grossen Werke behilflich waren... »



TALLEYRAND

Talleyrand war während der Campagne, die mit der Uebersteigung des grossen St. Bernhard begann, in Paris geblieben. Er war krank und hielt den ersten Konsul über seine Krankheit auf dem Laufenden. Am 22. Mai schrieb er ihm: « *Wenn mir jeder Tag neue Kräfte und neues Gesunden bringt, wäre ich gerne bereit, Ihnen nachzufolgen, falls Sie es für nötig hielten; und, ich sage es offen, wenn Ihre Abwesenheit noch länger währen sollte, würde ich nicht nur Sehnsucht danach haben, sondern es wäre mir ein Bedürfnis, bei Ihnen zu sein.* »

Die grosse Nachricht war in Paris eingetroffen: in einem Tage war durch die Schlacht bei Marengo dem Feldzuge ein Ende gemacht und Norditalien erobert worden. Der Minister versteht es, seine Glückwünsche und seine Freude mit unvergleichlich schmeichelnder Kunst auszudrücken:

« *General! Eben komme ich von den Tuilerien zurück. Die Audienz der Gesandten war prächtig; ich wüsste nicht, wie ich die Begeisterung der Franzosen und die Bewunderung der Fremden beschreiben sollte, noch weniger wie ich den Gefühlen Ausdruck verleihen könnte, die sich meiner bei der Lektüre Ihres Briefes an die Konsuln bemächtigte. Welch glänzender Anfang! Welch glänzender Abschluss! Werden unsere Nachkommen den Wundern dieses Feldzugs Glauben schenken? Welch schöne Vorboten Ihrer Rückkehr! Es gibt keine Macht, die nicht aus dem Wunderbaren hervorginge — und hier ist das Wunderbare Wirklichkeit.* »

Im Sommer 1801 ging der Minister in seine gewohnte Sommerfrische in Bourbon-l'Archambault. Er verabschiedete sich von Napoleon durch einen Brief, der ebensogut an eine geliebte Frau hätte adressiert sein können:

« *General! bei meiner Abreise bedauere ich nur eines, mich von Ihnen entfernen zu müssen. Um des Gefühls willen, das ich für Sie empfinde, um der Ueberzeugung willen, dass mein Leben, das ich Ihrem Schicksal, Ihren grossartigen Plänen gewidmet habe, zu deren Verwirklichung beitragen könne, nahm ich an meiner Gesundheit ein Interesse wie nie zuvor. Wäre ich nicht im Tiefsten davon überzeugt, würde ich mit Freuden auf die Reise, die Sie mir zu unternehmen erlauben, verzichten.*

« *Auch Sie sind krank, aber von jener edlen Leidenschaft erfüllt, die dem Körper keine Ruhe und der Seele keine Musse gönnt. Ich befürchte aber, offen gestanden, dass dem Schwunge einer solch unermüdlichen und wahrhaft erhabenen Tatkraft kein menschlicher Körper auf die Dauer gewachsen sei.*

« *Sogar wenn Ihre Gedanken, Ihre Worte und*

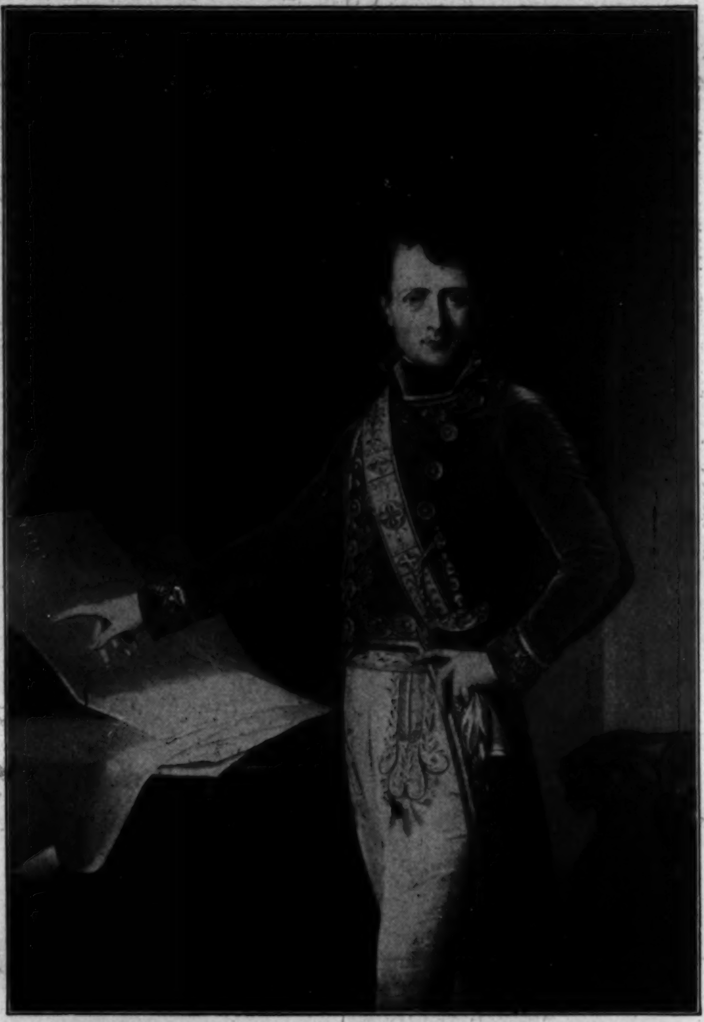
alle Ihre Taten ein blosses Schauspiel wären, so erschiene mir meine Abwesenheit wie eine sehr schmerzliche Entbehrung. »

« *Lassen Sie mir Ihnen nochmals sagen, dass ich Sie liebe, dass ich mich betrübt entferne, dass ich höchst ungeduldig bin, wieder in Ihre Nähe zurückkehren zu dürfen, und dass ich Ihnen bis in den Tod ergeben bin.* »

Zwischen zwei Duschen und zwei Bädern schickte er am 9. Juli einen Bericht über die spanischen Angelegenheiten; aber er zögerte noch über die Entscheidung, die er dem ersten Konsul vorschlagen sollte :

« *Jetzt erkenne ich,* — schreibt er, *dass ich seit zwei Jahren die Gewohnheit verloren habe, allein zu denken; wenn ich Sie nicht sehe, sind meine Phantasie und mein Geist ziellos. Darum werde ich wohl Erbärmliches geschrieben haben : meine Schuld ist es nicht, ich fühle mich unvollständig, wenn ich nicht in Ihrer Nähe bin.* »

In seiner Sommerfrische erfährt der Minister, dass die Parade nicht stattgefunden habe, dass der General die Gesandten nicht empfangen habe. « *Sie müssen wirklich leidend sein,* schreibt er — ; *ich bin bestürzt. Der Gedanke, dass das Leiden Sie aufsuchen könnte, beunruhigt mich, erstens, weil ich Sie liebe, aber auch, weil Sie, der für das Glück bestimmt sind, am meisten zu beklagen wären... Ich liebe Ihr Bibliothekszimmer nicht, Sie halten sich zu lange darin auf* ; — *überdies ist es, glaube ich, feucht* ; *das Erdgeschoss ist kein Aufenthaltsort für Sie, Sie sind ein Bewohner der Höhen.* »



NAPOLEON BONAPARTE

— Der erste Konsul war mit grossem Wohlwollen verschiedenen Mitgliedern der Familie des Ministers entgegengekommen. Wahrscheinlich hatte er sie von der Liste der Emigranten gestrichen und Ihnen ihre Güter zurückerstattet. Wie drückte Talleyrand seinen Dank aus ?

« *General... von meinem Danke sage ich Ihnen nichts* ; *Worte können ihn nicht ausdrücken. So möchte ich einer historischen Freundschaft die Worte entlehnen, die ein Minister Heinrichs IV. seinem Herrn sagte* : *Seitdem ich Ihrem Schicksale verbunden bin, gehöre ich Ihnen an, im Leben, im Tod.* »

— Die Ausrufung des Kaiserreichs, bei der natürlich der Minister eine Rolle spielte, änderte nichts an dessen persönlichen Gefühlen Napoleon gegenüber. Als er wieder nach Bourbon-l'Archambault reist, bittet er den Kaiser um die Gunst, ihm fernerhin schreiben zu dürfen, und dies auf die gewohnte besondere Art. « *Ich möchte diese Gunst nicht entbehren, sie ist mir eine Freude und meinem Gefühl ein Bedürfnis.* »

Als der Minister erfuhr, dass ein Departement « dessen Namen er kaum kannte », ihn zum Abgesandten in den konservativen Senat gewählt hatte, empfand er eine Art Verdruss, denn jede Ehre, die ihm nicht direkt von Seiner Majestät zukam, war ihm unangenehm, wo nicht verhasst. Er liess es Napoleon in einem Briefe spüren, in dem er eine Art Glaubensbekenntnis ablegte. — Man erinnert sich wohl an die republikanischen Bekenntnisse Talleyrands, und wird sich nicht wundern, zur Zeit der Restauration nicht weniger kategorische Erklärungen seiner Loyalität zu treffen.

Man kann nicht erwarten, dass Bonaparte sich seinem Minister gegenüber ähnlicher Ausdrücke bedient habe, als diejenigen, von denen Talleyrand so reichlichen Verbrauch machte.

DER LUXEMBOURG-PALAST

Sein Charakter und seine Stellung als Staatsoberhaupt liessen es nicht zu ; aber wenn er auch in seinen Beziehungen zum Minister der « Auswärtigen Beziehungen » keinerlei Anhänglichkeit an den Tag legte, so verhehlte er keineswegs, dass er dessen Eigenschaften zu schätzen wusste ; er erkannte ihm eine gewisse Ueberlegenheit an, und sah mit Befriedigung, dass dieser Ueberläufer sich seiner Regierung angeschlossen habe. Am 24. Dezember 1795 sprach sich Bonaparte über Talleyrand in Anwesenheit Cambacérès folgendermassen aus : « *Er hat die für Unterhandlungen nötigen Eigenschaften : er kennt die Gesellschaft, die europäischen Höfe, er hat einen feinen Geist, sogar mehr und weiss seinen Zügen eine Unbewegtheit zu geben, die sich durch nichts beirren lässt ; — auch einen grossen Namen trägt er. Ich weiss, dass er nur durch seine Unzucht zur Revolution gehört ; als ehemaliger Jakobiner und Abtrünniger in der Assemblée constituante, liefert ihn sein eigenes Interesse in unsere Hände.* »

Eben weil das Interesse Talleyrands in den Augen des ersten Konsuls eine Gewähr für dessen Treue war, liess er sich zu einem ziemlich seltsamen politischen Schritt verleiten. Der Aussenminister hatte den Konsul benachrichtigt, dass Hyde de Neuville, einer der eifrigsten Agenten Ludwigs XVIII. sich in Paris befände mit einem geheimen Auftrag, und dass dieser ihn zu sprechen wünsche. Die Zusammenkunft sollte am 26. Dezember 1799 stattfinden. Talleyrand begab sich auf die Place Vendôme, um Hyde de Neuville abzuholen und begleitete ihn im Wagen bis in den Luxembourg. Eine erste Unterredung fand statt zu der Talleyrand nicht zugelassen wurde. Der erste Konsul gab seine Zustimmung zu einem zweiten Rendez-vous zwei Tage darauf. Diesmal auch führte Talleyrand de Neuville ein ; dieser kam in Begleitung des Generals d'Audigné, einem der Führer der Vendéens. Das Gespräch, an dem diesmal Talleyrand teilnahm, bezog sich auf die Wiederherstellung des Friedens in der Vendée ; es blieb aber erfolglos. Bei dieser Gelegenheit erzählt Hyde de Neuville Merkwürdiges über das Benehmen des Ministers : « *Als Herr de Talleyrand mich in seinem Wagen zu meiner ersten Unterredung mit Bonaparte führte, unterhielt er mich mit scheinbarer Liebe von S. A. R. Monsieur* ».

Er sagte vom Ersten Konsul : « *wenn er sich ein Jahr lang hält, ist es viel. Er betrachtet sich als den Herrn des Schicksals und der erstaunliche Glaube, den er in seinen Stern hat, flösst seinen Parteigängern ein ebenso erstaunliches Sicherheitsgefühl ein.* » — « *Glauben Sie aber dass durch die jetzigen Ereignisse die Zukunft erschüttert werden könne ?* » fragte ich ihn. Und M. de Talleyrand fügte hinzu, dass allein Bona-

parte fähig sei, den Bau aufrecht zu erhalten, den er errichtet habe. « *Sein Kleid kann nur er tragen ; dies ist die Gefahr die unsere jetzige Lage birgt.* » Wir tauschten noch einige Worte über Monsieur. Herr de Talleyrand sagte mir : « *Obwohl ich jetzt seiner Sache nicht dienen kann, möge der Prinz meiner vollen Anhänglichkeit versichert sein ; ich kenne keinen liebenswürdigeren und liebenswerteren Menschen.* » Darüber einigten wir uns leicht.

Während dieser Gespräche schien Talleyrand in sich zu gehen ; er sprach von seiner Jugend und dem Gebrechen, das sein Schicksal so sehr beeinflusst hatte. « *Wäre dieses Bein nicht gewesen* », sagte er, « *wäre ich wahrscheinlich Offizier geworden* », und er fügte lachend hinzu : « *Wer weiss, ich wäre vielleicht Emigrant wie Sie, oder wie Sie Gesandter der Bourbonen...* »

Der erste Konsul hatte, wie gesagt, Talleyrand ganz besonders ins Herz geschlossen. Sein Name, seine Geburt, sein äusseres Benehmen, seine Vergangenheit sogar machten aus ihm eine ganz besondere, einzigartige Persönlichkeit unter den Mitarbeitern des Konsuls. Der neue Herr Frankreichs hatte sofort gezeigt, dass er jene den Führern unentbehrliche Eigenschaft besass : die ihm nötigen Menschen ausfindig zu machen ; in dieser Hinsicht täuschte er sich sozusagen nie und er verstand es stets, den rechten Mann an den rechten Platz zu setzen. Aber alle diese Minister, diese Staatsräte, diese hohen Beamten waren alles « *kleine Leute* », wie sich Stendhal ausdrückte. Talleyrand allein war von hoher Geburt ; er allein hatte äusseren Anstand, wie ein Edelmann. Und dies brachte ihm ein ganz besonderes Ansehen ein ; gewisse Haltungen, gewisse Antworten, die bei einem anderen streng gerügt worden wären, wurden ihm verziehen, weil er alles auf eine ihm ganz eigene Art und Weise sagte und tat.

Frau von Rémusat hat Talleyrand selber eine in dieser Hinsicht bezeichnende Anekdote erzählen hören. Der erste Konsul erwartete mit Ungeduld den Boten, der ihm die Nachricht von der Unterschreibung des Friedens von Amiens überbringen sollte. Talleyrand, der den Brief erhalten hatte, steckte ihn in die Tasche und begab sich in die Tuilerien um die gewöhnlichen Angelegenheiten zu besprechen. Er unterbreitet Bonaparte verschiedene Berichte ; mit keinem Zuge seines stets undurchdringlichen Gesichts verrät er, was er weiss. Nach getaner Arbeit sagt er, leise lächelnd : « *So, nun werde ich Ihnen eine Freude machen : der Vertrag ist unterschrieben, da haben Sie ihn.* » Der erste Konsul ist bestürzt : « *Und wie konnten Sie mir das bis jetzt verheimlichen* ! » « *Sie hätten mir ja nicht mehr für das Uebrige zugehört. Wenn Sie glücklich sind, sind Sie unnahbar* ! » Bonaparte ärgerte sich nicht, fügte Talleyrand hinzu, er hatte verstanden, dass eine solche Kraft im Verschweigen einem diplomatischen Führer von höchstem Nutzen sein könne.

Eine andere Anekdote lautet : Einmal arbeitete Napoleon mit seinen Ministern unter dem Laubwerk des Parks von St. Cloud. Alle Minister waren zugegen. Talleyrand aber, den man einer besonderen Angelegenheit wegen erwartete, fehlte ; die Minister mussten entlassen werden, ohne dass sich ihr Kollege gezeigt hätte. Der Kaiser, in höchster Ungeduld, griff wütend nach den Kirschen, die man eben gebracht hatte. Endlich erscheint Talleyrand ; er kommt ohne Eile, die Aktentasche in der Hand. « *Ich habe auf Sie warten müssen, Monsieur* ! », sagt eine zornige Stimme. Talleyrand verbeugt sich, und eine Kirsche in die Hand nehmend : « *Sire, Eure Majestät besitzt die schönsten Kirschen im ganzen Kaiserreich.* » Der Kaiser war entwaffnet, und, als wäre nichts vor sich gegangen, machte er sich an die Arbeit.

Der erste Konsul hatte schon sofort nach seinem Amtsantritt ein Werk sozialer Wiederherstellung unternommen, ein Werk, das ihm zu grossen Ehren gereichen sollte. Kein besseres Instrument hätte er sich zur Vollendung dieses Werkes wünschen können als Talleyrand ; durch einen solchen Menschen wurden die Zeiten sehr leicht miteinander verkettet : « *Eine Aristokratie brauchte ich* » äusserte sich Napoleon später. « *Sie ist die einzig wahre Stütze einer Monarchie ; sie ist deren mässigendes Prinzip, deren Hebel, deren zähester Bestandteil ; ohne sie ist der Staat wie ein steuerloses Schiff, ja, wie ein in der Luft herumtreibender Ballon* ! » Wenn er also den Adel wieder in die Salons der Tuilerien locken wollte, konnte er keinen besseren Vermittler finden, als diesen Mann von hochadeliger Herkunft. War Talleyrand nicht wie eine lebendige Reklame und der beste Handwerker zu einer solchen Mischungsarbeit ? ...

Napoleon hatte gleich zu Anfang die Absicht geäussert, das Gesellschaftsleben in

Paris wieder auferstehen zu lassen und zwar mit allen Vergnügungen, die es früher gekannt hatte. Er war mit Recht davon überzeugt, dass die Sitten in gleichem Masse wie Stiftungen und Gründungen dazu beitragen, eine Regierung zu befestigen. Die Opernbälle waren seit zehn Jahren untersagt; schon im Februar 1800 wurden sie wieder eröffnet. —

Zur Zeit des Directoire hatte Talleyrand zu Ehren Bonapartes ein glänzendes Fest veranstaltet in den Salons der rue du Bac, wo er sich als ausgezeichneter Gastgeber bewährt hatte. Er zeigte dieselben Eigenschaften bei einer Soirée, die er am 6. Ventôse VIII (25. Februar 1800) veranstaltete und zwar im Rahmen seines grossen Landhauses zu Neuilly, das er seit dieser Zeit gewöhnlich im Sommer bewohnte, und das später in den Besitz Murats, dann Louis-Philippes überging ...

CHATEAUBRIAND

Bonaparte selber begab sich auf diese Soirée ... er hörte dort Garat, den früheren Chef der Incroyables, den besten Sänger der Zeit, ... er sah Vestris, den Sohn des Tanzgottes, selber ein Gott des Tanzes ...; aber was ihn am meisten freute, war, unter den Gästen Leute vom früheren Hof zu sehen ...

Der Minister hatte aber noch mehr getan, als Männer aus allen Parteien einzuladen; er hatte in seinen Salons Frauen mit historischen Namen vereinigt ...; die Eroberung des Faubourg St-Germain war somit vollführt ...

Von diesem Tage an wurde der Minister des Auswärtigen Amtes so etwas wie der Impresario der öffentlichen festlichen Veranstaltungen. — Am 8 Juni 1801 fand ein neues Fest im schönen Schlosse von Neuilly statt, ein Fest, das den Zeitgenossen wie ein Wunder aus 1001 Nacht vorkam. Der König und die Königin von Etrurien, die unter dem Namen Graf und Gräfin von Livorno sich in Frankreich befanden, waren die Gäste des Ministers —: die ersten Bourbons, die seit der Revolution in Frankreich erschienen; Bonaparte hatte den Einfall gehabt, das Grossherzogtum Toskana zum Königreich mit antikem Namen zu erhöhen ... « *Herr Talleyrand* » berichtet ein Gast, « *veranstaltete das schönste Fest unseres Zeitalters, und, der er allein alle an Eleganz, à propos, und Glanz übertreffen konnte, erreichte das Höchste durch Wunder, die nur ihm gelingen konnten. Das Fest war ein Meisterwerk künstlerischen und höfischen Prunks.* »

... Talleyrand erschien stets in seinem Auftreten kalt und gleichgültig; er grüsste kaum, sprach nur das allernotwendigste; wie mochte wohl der Ruf entstanden sein, er habe viel Esprit, da er sich so wenig Mühe gab, diesen Ruf zu rechtfertigen? Er war geizig in Worten, und da es ihm zu langwierig schien immer « *le citoyen premier consul* », « *le citoyen deuxième consul* » und « *le citoyen troisième consul* » zu sagen, bezeichnete er die drei Männer durch Hic, Haec, Hoc, das männliche hic für Bonaparte, das weibliche haec für Cambacérès und das Neutrum für Le Brun.

... Der Abbé von Montesquiou, einer der Hauptagenten der Bourbonen in Paris, hatte aus Mittau den bekannten Brief erhalten, in dem Louis XVIII von Bonaparte verlangte, er solle die Rolle Monks spielen: « *Wir können den Frieden Frankreichs sichern. Ich sage « wir », denn ich brauche Bonaparte dazu, er kann es nicht ohne mich bewerkstelligen* » — Aber wie nun den Brief an den Adressaten befördern? Montesquiou beschloss, sich dabei des Konsuls Le Brun zu bedienen. Talleyrand hatte ihn zu diesem Schritt ermutigt. ... Bald erhielt Montesquiou durch die Vermittlung Le Bruns

die Antwort des Premier Consul, sie war niederschlagend und ironisch und schloss mit den Worten : « *Bitte, opfern Sie sich nur für den Frieden und das Wohl Frankreichs ; die Geschichte wird es ihnen schon anrechnen. Ich bin nicht mitleidlos dem Unglück ihrer Familie gegenüber ; mit Freude werde ich dazu beitragen, die Annehmlichkeit und Ruhe Ihrer Retraite zu sichern* » ...

In der zweiten Hälfte des Jahres 1802 wurden mehrmals Gerüchte verbreitet, Talleyrand sei in Ungnade gefallen ... In der Tat war der Premier Consul sehr unzufrieden mit den zwei Brüdern des Ministers, Archambault und Bozon ...

Das war aber nur ein unbedeutender Zwischenfall. Wenige Zeit darauf gab Bonaparte dem Minister einen glänzenden Beweis seiner Gunst : aus Rücksicht auf ihn gab er dem Baron Talleyrand, einem Verwandten, alle seine zur Zeit der Revolution konfiszierten Güter zurück.

Talleyrand brachte auch Napoleon dazu, von seinem Zorn über Chateaubriand abzulassen. Dieser war Sekretär der französischen Gesandschaft in Rom und hatte sich in Privatbriefen über seinen Chef lustig gemacht. Diese Briefe bekam Napoleon zu Gesicht. Er wollte sofort den frechen Sekretär verhaften lassen, der sich erlaubt hatte, über den Onkel Fesch zu lachen. Talleyrand trat für den Schuldigen ein und es gelang ihm auch, nach mehreren Versuchen, Napoleon wieder umzustimmen. —

Damals verbanden ihr Interesse, die Ehrsucht und die Staatssache den Minister des Auswärtigen Amts und den Premier Consul aufs engste.

Georges LACOUR-GAYET.

PAYSAGES FRANCO-ALLEMANDS : LA VILLE

La ville, c'est d'abord l'ensemble des constructions établies par l'homme et suscitées par les besoins de la collectivité. Ceci est le cadre, c'est le corps. Ce cadre est le résultat d'un labeur acharné, souvent séculaire, contre la nature.

La ville, c'est ensuite, à un moment donné, l'ensemble des manifestations de la vie collective (1). Ceci est l'âme.

Les temps heureux ou malheureux ont fait tour à tour cette âme belle et forte, pauvre et anémiée. Les temps changeants lui donneront encore de magnifiques envolées pour l'abattre à nouveau. A chaque instant, bonheur ou malheur se gravent dans les pierres de la Cité. C'est pourquoi la ville demeure, suivant l'expression de Victor Hugo, la bible de pierre d'une collectivité.

(1) Nous aborderons cette étude dans un prochain article.

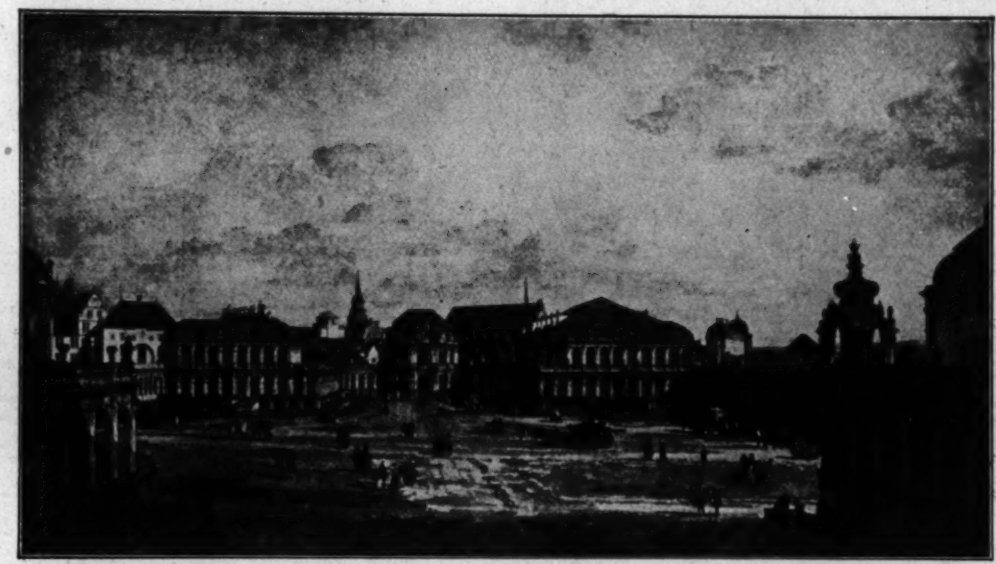
On trouve entre la ville française et la ville allemande d'extraordinaires contrastes. Corps et âme, lorsqu'on les rapproche, présentent de telles différences qu'on ne saurait manquer d'en être frappé. Et, comme toujours, quand on rapporte le phénomène allemand à son correspondant français, on en revient à cette idée que deux races différentes ont eu des conceptions, des réalisations qui s'opposent.

L'exemple de la ville nous servira à montrer que les tréfonds les plus obscurs de la race n'ont rien à voir ici, pas plus qu'ailleurs ; que les conditions d'existence, en France et en Allemagne ont fait des villes ce qu'elles sont. Il en est de même des individus.

L'époque médiévale a laissé dans la plupart des villes allemandes de fort curieux souvenirs. Ce fut, pour certaines parties de l'Allemagne actuelle, jusque vers le milieu du 16e siècle, une période de grande prospérité.

La bourgeoisie allemande construisait alors de fort belles demeures que l'on retrouve encore, pieusement conservées, dans toutes les villes allemandes qui plongent leurs racines dans le passé. De semblables vestiges existent à peine en France. Quelques petites villes conservent bien, miraculeusement sauvegardées, de rares maisons, une rue ou sommeille encore le moyen âge ; mais il faut aller en Allemagne pour trouver des petites rues aux maisons si bizarrement encastrées les unes dans les autres qu'on dirait que, surprises au moment où elles jouaient à cache cache, chacune d'elles s'est précipitée à une place qui n'était pas la sienne et puis est restée là, comme le dit quelque part Dickens.

Si le moyen âge a laissé dans les villes allemandes des souvenirs qui manquent dans notre pays, cela tient certainement à ce que l'évolution urbaine fut, à cette époque, plus florissante chez nos voisins que chez nous. Il faut noter toutefois qu'à la période de prospérité dont nous venons de parler, succède en Allemagne une décadence extrêmement rapide qui se termine, en 1648, par la ruine totale du pays. On ne saurait négliger ce fait dans l'histoire de l'Allemagne : *La Guerre de Trente ans lui a fait perdre les 3/4 de sa population, les 4/5 de sa fortune* (1). C'est-à-dire que dans la période de relèvement qui suit, l'habitation allemande ne se transformera pas. On vivra longtemps encore dans les maisons que l'effroyable hécatombe a laissées vides ; il faudra plus d'un siècle pour les garnir.


LE ZWINGERHOF A DRESDE

La France, pendant le même temps, restait ignorante de pareils maux et, dans notre pays, la prospérité ne subit pas d'autres à coups que ceux, indirects, des guerres de Louis XIV et du Louis XV. C'est par une évolution progressive que le moyen âge disparaît devant les temps modernes.

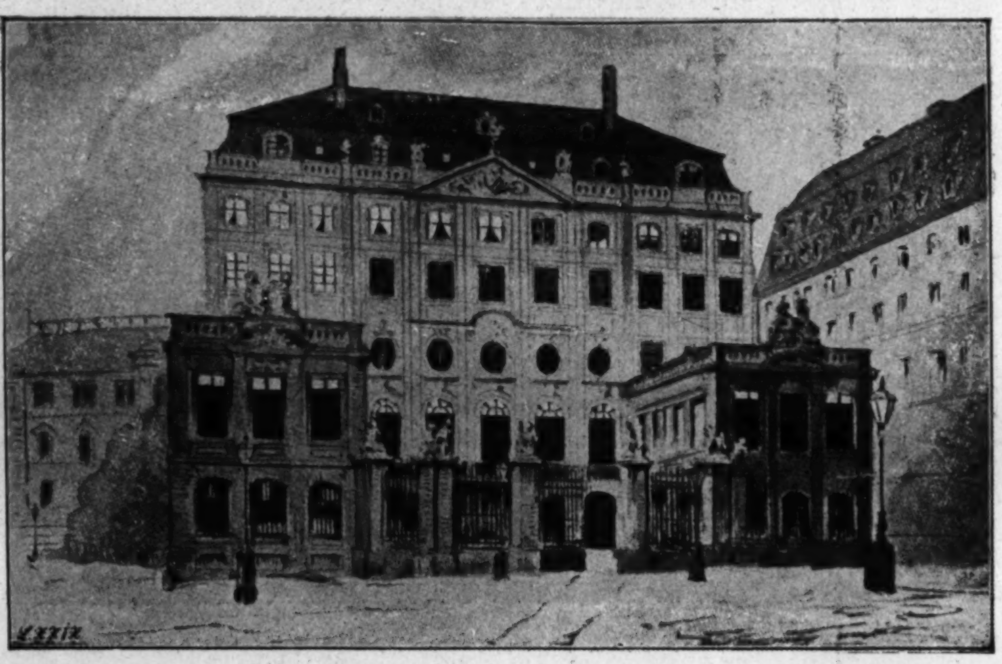
Jusqu'au 18e siècle, la ville allemande conserve la physionomie que lui avait donnée l'époque médiévale. Mais, à partir de ce moment et bien que l'essor économique n'ait pas retrouvé sa splendeur d'antan, l'Allemagne recommence à vivre. Les souverains, la noblesse, se sont démesurément enrichis. D'abord, dans les pays réformés, par la spoliation des biens de l'église. Comme le fait remarquer Gustave Huard dans son livre « *L'Evolution de la bourgeoisie allemande* » dans lequel nous avons largement puisé, l'église allemande possédait le tiers du territoire. En France, ses biens confisqués sont allés au peuple et à la bourgeoisie. En Allemagne, la noblesse en a seule profité. Il faut ajouter à cela que les souverains allemands accaparaient la plus grande partie de la richesse qui commençait à se développer en pressurant leurs dociles sujets de la façon la plus abusive. On sait comment le faste des cours françaises éblouissait alors les seigneurs d'Outre Rhin. Ce fut, en Allemagne, non seulement dans les palais princiers, mais dans toutes les villes, Residenzstädte et autres, une période où la furie artistique se donna libre cours. Influencé par le goût princier, tout le pays se couvrit d'une extraordinaire floraison de rocaille. Il semble que pour un temps qui fut très long, le génie germanique n'ait pu se débarrasser des pauvres conceptions artistiques du 18e siècle. Aujourd'hui, on le retrouve partout à côté du moyen âge. Les deux époques s'affrontent à chaque coin de rue. La simplicité, la rudesse, la couleur terne de l'un fait ressortir la mièvrerie, l'emprunté, les ors éclatants de l'autre.

(1) Scherr, cité par M. Gustave Huard dit : la guerre de Trente ans a réduit le nombre des Allemands de 17 à 4 millions.

Quelle avait été l'évolution des villes pendant ce temps ? Ecoutons encore Huard citant Sombart : En général, les cités allemandes avaient conservé leur enceinte de murailles, ce qui leur donnait un aspect imposant ; à peine avait-on franchi leurs portes que leur véritable caractère apparaissait : simples bourgades où l'on voyait des toits de chaume, des granges, des terrains réservés à la culture et aux troupeaux.

La grande industrie vint changer les choses.

Tout d'abord elle n'entraîna pas l'Allemagne avec l'élan qu'elle imprima à l'Angleterre et à la France. Notre pays, à cette époque, fut emporté par le progrès vers des destinées qui semblaient merveilleuses. La richesse générale s'accroît. La bourgeoisie, vieille de plusieurs siècles, donne à nos villes ces hautes maisons, simples mais bien construites, dans lesquelles nous vivons encore. La ville allemande croît plus lentement, avec plus de timidité. Tandis qu'en France de grands boulevards plantés d'arbres ennoblissent déjà la ville, la cité allemande s'augmente de quelques rues qui renversent les remparts mais ne bouleversent pas les conceptions de l'urbanisme du temps.



LE PALAIS COSEL A DRESDE

Tout à coup, c'est l'essor prodigieux, c'est la montée sans pareille d'un peuple, telle que l'histoire, en aucun lieu, n'en a fourni d'exemple. Le peuple se multiplie. Les taudis qui s'accumulent autour de l'usine surgie de terre, regorgent d'une houle gourmeuse d'enfants, telle qu'on peut la contempler dans les albums de Zille. Rien n'est prêt sur le sol allemand pour héberger, nourrir, habiller le flot envahisseur de cette génération spontanée. C'est le peuple, le peuple seul, la plèbe qui se multiplie. Le peuple ne construit pas de maisons.

Mais on veille. Bientôt, endigué par la main ferme de ses chefs, le courant se différencie. Une bourgeoisie sort de cette masse. Elle est riche, immédiatement. Très vite, elle devient plus riche encore. Alors s'élèvent dans un bourdonnement de travail fiévreux les grandes maisons qui lui sont destinées. L'essor merveilleux qui découvre un avenir sans limites, exige que l'avenir de la Cité soit largement préparé, avec hardiesse. Un peuple neuf crée un pays neuf. Les villes connaissent un accroissement subit et extraordinaire (1). Sur tout le territoire submergé par les richesses, les vieilles villes endormies s'éveillent et, autour du quartier sombre où sommeillait le moyen âge gardé par les brillantes sentinelles qu'avait placées le 18e siècle, s'ouvrent, magnifiques, spacieuses, ultra modernes, les avenues, les « Anlagen » que le nouvel urbanisme allemand emprunta à l'Angleterre et à l'Amérique.

C'est là ce qu'il y a de plus curieux dans les villes allemandes : les trois couches qui les constituent sont nettement séparées. Rien ne les lie entre elles. Trois civilisations se succèdent, aussi différentes que celles qui se superposent dans les ruines de Carthage.

L'urbanisme moderne allemand a créé une ville nouvelle. La nouvelle bourgeoisie n'habite pas le quartier des affaires. Tout comme cela se passe en Amérique, le commerçant allemand a placé sa villa dans la périphérie. Alors que jusqu'à cette époque la nature était chassée des lieux où l'homme s'installait en groupement, les conceptions modernes la rappellent et ménagent une large place à ses charmes. Les

(1) Essen passe de 40.000 hab. en 1871 à 470.000 en 1927
Duisbourg 25.000 270.000
Dusseldorf 63.000 435.000

maisons ne s'accotent plus les unes aux autres, elles ne donnent pas directement sur la rue, mais tout autour est ménagé l'espace d'un jardin. Les rues ne sont pas seulement l'étroit ruban pavé réservé à la circulation des véhicules entre les trottoirs. Elles s'élargissent et, en leur milieu, courent de longues bandes fleuries. Ce sont les « Anlagen » allemandes.

Il faut, pour comprendre le style allemand au moment de l'apogée germanique, avoir présentes à l'esprit les caractéristiques très particulières de la génération qui fit construire ces maisons et celles de l'époque. C'était une bourgeoisie immensément riche d'une part qui, en outre, trouvait à sa disposition le réservoir inépuisable de travail, de matières premières d'un pays qui déja surproduisait. D'autre part, issue du peuple, elle n'avait de son enfance que le souvenir de la modeste maison paternelle et parfois du taudis qui l'avait abritée.

Comme tous les nouveaux riches, l'Allemand de l'époque voulut dépasser ce qui avait été fait jusque là. Il y parvint.

La richesse nouvelle n'atteignit pas seulement quelques individus, comme après la guerre, mais elle créa une bourgeoisie considérable par le nombre. C'est pourquoi la physionomie du pays put être transformée, c'est pourquoi naquit un style suffisamment caractérisé pour mériter un nom : le Neustil.

Les rues immenses qui furent créées à ce moment, sont constituées par des édifices au style tourmenté, qui tient de l'oriental et du vieil allemand, mais qui est celui d'une génération dont les moyens étaient sans limites, qui se demandait ce qu'elle pourrait bien faire pour que nul n'en ignore. Ces maisons dressent trois ou quatre étages très hauts — le charbon n'était pas cher à l'époque — surmontées parfois d'un « Giebel » qui donne la dernière note monumentale à l'édifice. Quelle que soit l'importance de la suite des maisons que l'on considère, il n'est jamais possible d'y trouver une façade unie. Les bowwindows avancent sur la rue leur visage curieux. Un rentrant de façade ménage une superposition de porches, de terrasses, de loggie, dont les appuis sont traditionnellement fleuris de géraniums. De lourds balcons de pierre courent aux étages. Et tout cela se mêle, s'enchevêtre si différemment à chaque maison que chacune d'elles représente un exemplaire unique. La toiture constitue la partie inesthétique d'un édifice. Il est bien difficile de la dérober au regard. Dans ce style, on y parvient en partie, en prolongeant très haut la façade, en l'agrémentant de tourelles, de clochetons, d'une telle débauche d'ornements que non point des maisons mais des cathédrales semblent se succéder tout au long de la rue. Mais il était possible de faire mieux encore. La grisaille des murs s'est parée de tous les artifices susceptibles d'en rompre la monotonie. Ce sont des allégories sculptées, souvent bien étonnées de se trouver là. Des bas-reliefs rappelant tel épisode de la légende germanique ou ne rappelant rien du tout. De longues bandes d'inscriptions sculptées qui appellent la bénédiction divine, chantent les plus élémentaires vertus ou tout simplement l'amour du propriétaire pour sa maison.

UNE VILLE ALLEMANDE : VIEILLES MAISONS

A l'intérieur, ces maisons offrent un maximum de confort. Elles sont spacieuses, variées, luxueuses, agréables à habiter. Mais quelle profusion, quelle débauche, quelle orgie d'enjolivements inutiles ! quel mauvais goût !

C'est aussi l'avis des jeunes Allemands d'aujourd'hui.

On ne trouve pas, dans les villes françaises, de semblables quartiers. Oh ! la raison en est toute simple. Si nous avions connu l'envolée

allemande, si nous avions tiré du peuple, spontanément, une bourgeoisie puissamment riche, chez nous aussi, on retrouverait quelque chose d'analogue. Mais, pendant ce même temps, notre pays a vécu de bien tristes heures, les plus tristes peut-être de toute son histoire : cette chute lente, irrémédiable des pays à qui l'évolution a ravi la richesse. Ce qu'on y trouve, ce sont des maisons en pierre blanche, modestes, basses, sans ornement. Le travail français, le petit capital français visait à l'économie. Parfois, un étroit balcon a surgi. C'est tout. Et les petites maisons françaises ont continué leur vie paisible de petites vieilles assoupies.

Comme Sully Prudhomme était content !

L'après guerre, en Allemagne comme en France, fait surgir de nouveaux quartiers. De l'autre côté du Rhin, ce sont de très grands édifices, ultra modernes, ou l'on trouve une curieuse germanisation de l'américanisme.

En France, ce sont de petites maisons retirées du monde autant que possible et qui manifestement font tous leurs efforts pour se tourner le dos.

C'est fini. Dans les deux pays, les villes ont pris, pour un temps, peut-être un siècle, leur forme définitive. Pourtant, de grands projets, aussi bien en France qu'en Allemagne, ont été mis sur pied pour parer à l'actuelle crise du logement. Des milliards vont s'engouffrer dans des entreprises en partie inutiles car le malaise présent, malgré son acuité, est passager. Bientôt, la dépopulation ravira aux agglomérations, cis- et transrhénanes, le 1/10, et jusqu'au 1/5 de leur population (1). Que de place restera inoccupée ! Ne vaudrait il pas mieux se serrer un peu puisque la mort, dans quelques années se chargera de résoudre les difficultés présentes ? Les projets de construction devraient tenir compte de l'avenir. Les florissantes industries du bâtiment peuvent regarder anxieusement devant elles car, de longtemps, on ne construira plus.

Nous entrons dans une de ces phases de l'évolution des collectivités humaines où s'abaisse leur potentiel. Nous n'avons aucune connaissance expérimentale de la crise qui se prépare. Il nous faut, par intégration, définir ses conséquences et, déjà, entreprendre résolument la lutte qui s'offre à nous.

Quelque sociologue, dans un ou deux siècles, montrera le « trou » qui sépare les œuvres dernières de la génération présente, des réalisations de son temps. Dans les murs de nos maisons se lira notre histoire : la révolution opérée par la guerre, l'éphémère montée de nos énergies vers des temps nouveaux, et puis la chute immédiate qui conduit à ce stade de l'évolution humaine pendant lequel les générations passent et ne laissent rien qui reste, parce qu'elles sont inférieures au passé.

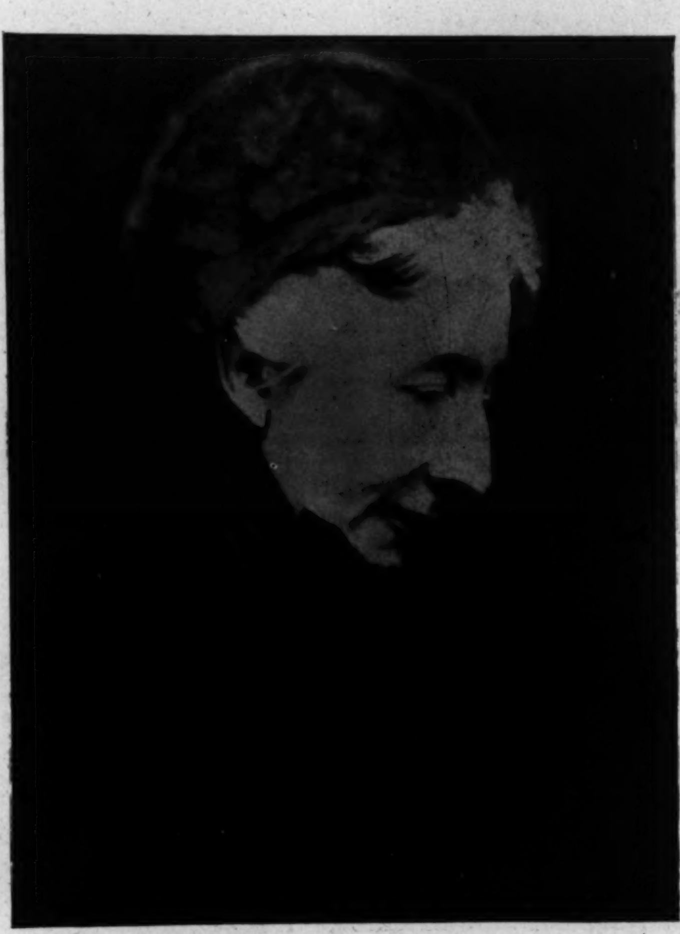
M. G. DUTHEIL.

(1) Voir N° 3 de la Revue Rhénane.

UN VIEUX QUARTIER DE FRANCFORT-S.-M.

COSIMA WAGNER

Il semblerait que mourir à quatre-vingt treize ans après un veuvage de quarante années dût conférer le droit à un jugement définitif ou tout au moins quelque peu durable. Mais l'année même de sa mort, Cosima Wagner se trouve être l'objet de divulgations et de controverses qui risquent bien de donner d'elle à la postérité une image sensiblement différente de celle que ses contemporains s'étaient faite. Un livre récemment paru : « *La vérité sur Wagner*, d'après les documents Burrel » nous révèle qu'il existe de précieux documents inédits sur Wagner, en particulier des lettres de lui à sa première femme Minna Planer et des premières partitions d'œuvres qu'il lui avait confiées ou dédiées. Ces papiers avaient, à la mort de Minna, passé à sa fille illégitime et s'étaient ensuite égarés dans des archives familiales en Angleterre. Et ce sont ces documents qui jettent une bien singulière lumière sur Cosima et sur le Wagner d'avant Cosima. Nous possédions jusqu'ici sur le célèbre musicien l'autobiographie qu'il avait lui-même dictée à sa seconde femme et les lettres que celle-ci avait pu rassembler, souvent au prix de grands efforts. Or, la collection Burrel comprend l'un des 15 exemplaires de l'autobiographie originale, qui diffère sensiblement de celle que nous connaissions jusqu'ici et près de 400 lettres inédites de Wagner qui, paraît-il, vont nous donner de lui et des femmes qui jouèrent un rôle dans sa vie, une tout autre opinion. D'abord, comment Cosima apparaissait-elle aux yeux de ses contemporains ? Fille adultérine de la comtesse d'Agoult (Daniel Stern) et de Liszt dont elle avait les traits et le caractère entier et fougueux, les dons musicaux aussi, elle rencontre Wagner pour la première fois, elle toute jeune fille, dans le salon de son père. Il semble que dès cet instant, elle ait fait de lui l'idole de sa vie. Wagner à cette époque était marié avec Minna Planer et Liszt de son côté avait donné sa fille en mariage à son élève favori, ami de Wagner également, Hans von Bülow. Le jeune ménage était en continuel échange de correspondance avec l'auteur de Tannhæuser. Il lui fit visite à la Colline verte, où celui-ci voisinait avec les Wesendonk, assista aux scènes domestiques, entre autres à celle qui suivit la découverte par Minna des rapports de son mari avec Mathilde Wesendonk. C'est alors qu'en le quittant, Cosima jeta à Wagner ce regard révélateur qui lui laissa l'impression poignante dont il ne devait plus jamais se défaire. En 1864, après l'étourdissante aventure royale qui avait porté soudain le musicien au sommet de la richesse et des honneurs, elle vint s'installer à Starnberg auprès de Wagner. Ce ne fut que deux ans après seulement qu'elle put demeurer définitivement auprès de lui à Triebschen près Lucerne. En 1870, après lui avoir donné trois enfants, dont un fils, Siegfried, leur union put être enfin consacrée par



COSIMA WAGNER

RICHARD WAGNER

le mariage. Dès lors la gloire de Wagner ne fit que croître au fur et à mesure que son œuvre grandissait. Leurs vies, leurs cœurs et leurs esprits étaient si étroitement, si parfaitement unis qu'après la mort de Wagner en 1883, sa femme put seule continuer l'œuvre entreprise et la mener par la suite à son apogée. Ce fut Cosima qui organisa les Festspiele qui attirèrent le monde entier à Bayreuth. Ce fut elle qui surveilla l'achèvement des œuvres, la publication des manuscrits, qui força le monde à reconnaître sans restrictions le génie du maître et à lui rendre l'hommage qui lui était dû.

Que Cosima ait été considérée comme la vraie compagne de Wagner, comme la vestale qui entretint la flamme de son génie, comme sa collaboratrice même, cela est fort compréhensible et n'est qu'équitable. Oui, certes, elle le fut dans toute l'acception des termes, car elle seule eut le courage de tout abandonner pour lui, de tout braver pour lui, de faire ce dernier pas devant lequel Mathilde avait hésité, puis reculé. Qu'elle ait tout fait pour créer autour d'elle cette opinion, qu'elle n'ait rien négligé pour effacer le souvenir des femmes qui la précédèrent dans la vie de Wagner, pour rabaisser Minna et amoindrir l'inspiratrice de Tristan et Iseult — cela encore n'a rien que de naturel. Femme de tête avant tout, elle avait l'esprit dominateur, mais elle avait surtout cette véhémence de l'amour qui accapare et qui, seul congénial, n'a de cesse qu'après avoir tout rapporté à soi-même, dévoré tout ce qui n'est pas lui, tout attiré et absorbé en soi. Qui sait si ce n'était pas non plus obéir à l'instinct de conservation que d'agir ainsi ? Combien de blessures n'a-t-elle pas reçues ? Compte-t-on pour rien les injures dont on l'accable ? Et tout ce passé tumultueux de l'homme qu'elle aimait, de cet homme qui disait de lui-même : « Moi, l'adorateur des femmes », et qui le fut jusqu'au bout ? N'était-ce pas au fond, se conserver elle-même, puisque depuis toujours elle avait reconnu qu'elle ne pouvait vivre que pour lui et par lui ?

Pendant cinquante ans, elle nous a presque fait oublier ce qui n'était pas elle... L'avenir va-t-il se venger ? Les amantes de Wagner vont-elles sortir de l'oubli et reprendre la place qui leur revient ? On s'est déjà occupé

COMTESSE D'AGOULT

de la « vie amoureuse » de Wagner (Louis Barthou, chez Flammarion). La mort même de Cosima n'aura-t-elle pas pour effet de faire en quelque sorte ressusciter celles qui la précédèrent et que, toute sa vie, elle considéra comme des rivales ? « Minna », « ma bonne Minna » comme la nommait son mari dans les innombrables épîtres dont il la submergea, va peut-être connaître une gloire qu'elle n'aurait osé rêver alors qu'elle essayait de détourner le compositeur de ses incompréhensibles innovations et qu'elle le suppliait de composer un opéra dans le goût du jour. Nous connaîtrons mieux la triste histoire de Jennie Laussot, cette jeune Anglaise mariée à Bordeaux et qu'il connut vers 1850, aussi compréhensive, aussi géniale que Cosima et qui, comme elle, était prête à tout abandonner pour le suivre. La malheureuse fut victime des machinations de sa propre famille, qui, interceptant la correspondance des deux amants, fit croire à un abandon réciproque et laissa la jeune femme se consumer de désespoir. Dans ces lettres, nous verrons aussi apparaître plus nettement la fine silhouette et le sourire séduisant de Mathilde Wesendonk, mariée elle aussi à un homme de grand cœur, comme Cosima à Bülow, moins géniale peut-être, plus douce, mais autrement plus inspiratrice et d'un cœur autrement plus vibrant ; elle, dont « la patrie n'était pas ici », comme elle s'exprime dans un de ses beaux poèmes que Wagner mit en musique, Iseult aux cheveux blonds et au cœur pur, qui parvint, par sa grandeur d'âme à enseigner à ce fougueux et irascible amant la vertu la plus rare, la vertu des vaincus : la résignation et le renoncement.

M A T H I L D E   W E S E N D O N K

Cosima en est-elle diminuée pour avoir eu d'aussi dignes rivales ? Au contraire, elle ne nous en apparaît que mieux comme celle qui devait venir, celle vers qui tendirent toujours inconsciemment les désirs de ce tempérament violent et fort, comme la vraie réalisation de son idéal, la clef de voûte de sa vie. Wagner n'écrivait-il pas à Liszt en parlant de Cosima, sa fille préférée, sa Cosinette (1872) : « A ta place s'approcha alors de mon cœur ton moi renouvelé, ton moi le plus intime et le plus fervent, pour combler mon désir de te savoir tout près de moi. Ainsi tu vis devant moi et en moi dans le plus bel épanouissement de ta beauté. Toi, le premier, tu m'as sanctifié par ton amour, mais elle, en s'unissant à moi, m'a éveillé à une seconde vie, une vie supérieure et elle seule *peut* ce que sans elle je n'aurais jamais pu accomplir ».

Cosima Liszt n'est pas une femme qu'on doive plaindre ou juger avec indulgence. Elle était de celles qu'une âme bien trempée et une brillante intelligence placent d'emblée au-dessus du commun ; elle était de celles surtout qui savent aller « jusqu'au bout », qui savent prendre et porter la responsabilité de leurs actes et qui se passent aisément de toute consécration extérieure. Son caractère entier, autoritaire aussi et peut-être même sa supériorité lui avaient attiré dès toujours de violentes antipathies. C'était une femme qu'on ne pouvait que haïr ou admirer. Mais maintenant que sa longue vie est arrivée à son terme, ne pourrait-on essayer aussi de la comprendre ?

C. KN.

LIVRES NOUVEAUX

W. BEUMELBERG : L'ALLEMAGNE ENCERCLÉE(*)

Il y a plusieurs façons de consigner des souvenirs de guerre et de les transmettre à la postérité. Il y eut d'abord le genre annales, de glorieuse mémoire, plus tard on vit fleurir les naïves chroniques, puis surgirent les graves et plus ou moins indigestes mémoires, rédigés par des personnages qui se crurent importants, sans oublier Tyrtée, Arndt ou Déroulède, dont les chansons devaient surtout entraîner les soldats au combat. La grande guerre engendra, entre autres choses, le roman de guerre, notre dernier bateau littéraire.

Fluctuat, nec mergitur.

Ce roman de guerre n'est pas tout à fait de pure race — il s'y mêlent souvent de forts éléments romanesques, ou bien il se rapproche de la naïve chronique, ou bien encore il est écrit dans le style concis et avec l'exactitude indifférente des annales, à moins qu'il ne cache, sous des dehors patelins, une intention et des tendances nettement impérialistes.

Le livre de W. Beumelberg semble appartenir à cette dernière catégorie de roman-amphibie. L'auteur a réalisé, reconnaissons-le, un véritable tour de force et son livre est d'un intérêt palpitant. Nous y suivons pas à pas les événements des années 1914-1918 ; il nous semble lire les annales de guerre elles-mêmes ; les Romains n'ont pas fait mieux comme précision, clarté, chronologie serrée. « Voilà — disent avec enthousiasme les Allemands — un exemple merveilleux des chefs d'œuvre composés avec notre chère « Neue Sachlichkeit », et les Français seraient presque tentés de dire « c'est d'un tour classique ».

Mais écoutez plutôt :

« La mobilisation française (1914) met sur pieds 3.781.000 hommes ; en Allemagne le nombre de soldats ne s'élève qu'à 3.822.000 bien que l'Allemagne compte près de 30 millions d'habitants de plus que la France. En temps de paix les dépenses militaires sont de 33 mark par tête , en Allemagne de 20 mark seulement, et nous ne faisons pas mention des milliards que la France donna à la Russie ».

Mais l'auteur néglige de dire qu'à cette époque l'Allemagne impose à tous ses habitants une « Kriegssteuer » extraordinaire d'un milliard de marks pour le prélèvement duquel chaque grande ville allemande rivalise avec ses voisines pour obtenir de ses habitants la plus forte saignée (1913/1914). Il ajoute : « Les efforts de l'Allemagne tendaient à ne blesser personne et à n'exciter le ressentissement de personne. Comme preuve de la réserve qu'observait alors l'Allemagne... nous signalerons l'accord conclu du temps de Caprivi aux termes duquel l'île de Zanzibar en Afrique orientale était troquée contre la petite île rocheuse de Helgoland dans la mer du Nord... » : désintéressement complet : l'île de Helgoland n'était « qu'une pauvre île de pêcheurs », cela est connu ; — et encore : « Tandis que l'Angleterre et la France s'attribuaient les pays du monde encore sans maître, l'Allemagne se contentait de peu ! »

En juillet 1914 : « Lorsque la guerre devint de plus en plus imminente, l'Allemagne se lança avec la dernière énergie dans une politique de paix ! » Pourquoi pas ?

La capitulation en 1918 n'est qu'un acte de philanthropie accompli par Hindenburg pour sauver des vies humaines et mettre fin à un carnage inutile. Lorsqu'il vient annoncer au Kaiser sa volonté de déposer les armes, « celui-ci l'écoute avec une profonde émotion »! et puis ensuite : « vae victis! », on « vole à l'Allemagne ses colonies », le chancelier s'écrie : « que la main se dessèche qui signa cet infâme traité de paix par lequel un peuple de 60 millions d'habitants au cœur de l'Europe est réduit à l'esclavage » etc.

Nous ne sommes pas les premiers d'ailleurs à signaler cette tendance voilée du livre, d'autant plus dangereuse qu'elle affecte un air

(*) „Sperrfeuer um Deutschland" — Ed. Gerhard Stalling, Oldenburg.

de parfaite impartialité ; des journaux allemands (« Das andere Deutschland ») en ont été frappés eux-mêmes. Nous nous faisons un devoir d'en parler, justement parce que le danger que présente un pareil exposé des faits historiques n'apparaît pas à première vue. On croit avoir devant soi une grandiose composition littéraire, qui sans aucun artifice et par la seule énumération des faits (triés évidemment suivant un plan bien mûri d'avance) sait évoquer avec puissance l'effroyable vision de la guerre. Il faut reconnaître que Beumelberg se révèle écrivain de premier ordre. Avec une précision presque raffinée il sait enfermer de vastes pensées dans quelques phrases et des épisodes aussi formidables que les batailles de Verdun dans quelques pages dont le style rappelle par sa concision et sa brièveté celui de ces « communiqués » du front affichés chaque jour à la porte de nos mairies.

Le roman de guerre, destiné à justifier la guerre et à laver l'Allemagne de toute culpabilité, devait évidemment venir et il est venu. C'est « *L'Allemagne encerclée* ». Rendons justice à l'auteur : Il est homme de tact et bon pédagogue : il ne divulgue pas tout à fait le fond de sa pensée. Son livre peut sembler impartial, son livre est remarquable par sa clarté et sa précision et le lecteur non prévenu le lira d'un trait. Et c'est justement là qu'est le danger.

« LES COOLIS DE L'EMPEREUR » (*)

PAR THÉODOR PLIVIER

Le plus intelligent des livres de guerre. Plivier est un esprit supérieur. Non pas que cette supériorité éclate à chaque page de son livre ; au contraire : aucune recherche ni dans le récit, ni dans le style ; un réalisme qui ne recule pas même devant la rudesse des mœurs et la crudité des propos qui caractérisent forcément la vie de coolis que mènent les marins et que menèrent les marins allemands pendant la guerre ; une compréhension confraternelle de l'âme fruste de ces matelots, ballottés pendant des mois au gré des flots, privés de tout contact humain, traités comme des bêtes par leurs supérieurs et soudain devenus canonniers sur de vieux bateaux transformés en navires de combat, obligés, au péril de leur propre vie, de poser des mines le long des côtes pour faire sauter d'innocents cargos ennemis, entraînés dans le ridicule cauchemar que fut la bataille du Skagerrak, tués, blessés, rudoyés, affamés, alors que les officiers se tiennent bien au chaud et se gavent de plats succulents dont le fumet pénètre dans les obscures casemates des « hommes », qui finalement se révoltent — sans obtenir du reste autre chose que de se faire fusiller. Sans aucun artifice apparent de style et de composition, le récit se déroule au fil des jours, des événements, des conversations ; les caractères se dessinent par l'action même, tel ce Jan Geulen qui doucement, sans bruit, déboulonne les pièces de canon et les laisse tomber à la mer ou ce mouchard qui, pour obtenir de ses compagnons les renseignements qu'il désire, fait leur travail et remplit pour eux, que la mer jette contre les fourneaux brûlants, les gueules incandescentes de ces monstres de fer. Les événements se succèdent avec l'étourdissante rapidité des projectiles meurtriers et à travers ce brouillard de demi-inconscience qui voile à ces acteurs forcés d'un drame ahurissant les vrais contours des choses ; les idées, ces tendances (car tendance il y a), la sourde révolte contre l'injustice et l'esclavage, le cri de l'homme rompu de fatigue qui a faim, qui a soif et dont la chair est meurtrie et sacrifiée, la détresse de celui qui a besoin d'affection, d'amour et à qui tout est refusé, la peine de cet autre qui trime sans récompense, qui travaille sans profit, qui souffre sans consolation : tout cela s'exhale des êtres et des choses avec

(*) Editions Malik

une telle force, une telle évidence que nous comprenons ces malheureux et sympathisons d'emblée avec eux sans même nous demander s'il eût pu en être autrement.

Mais quelle puissance évocatrice ! Quelle force de persuasion ! Quelle connaissance parfaite et quelle compréhension profonde des choses décrites ! On sent ici que tout a été vécu, extérieurement et intérieurement, intensément, sincèrement, intelligemment vécu et c'est pourquoi il n'y a pas une fausse note dans cette sombre orchestration, pas une seule erreur psychologique ou technique ; c'est pourquoi aussi point n'est besoin d'effort littéraire pour nous entraîner et nous convaincre. Pas de thèse, pas d'artifice, et pourtant nous sommes saisis, bouleversés, nous croyons vivre nous-même cette horrible fantasmagorie, souffrir les insultes, nous sentons monter en nous la même révolte et nous vouons notre cœur à la même cause.

En dire plus long serait briser le charme, affaiblir l'impression de cette œuvre sur nous. Il faut l'avoir vécue tout entière, comme une grande et grave expérience. Un extrait suffira à nous en donner une idée.

« Pour les morts du « Seydlitz » et du « Derfflinger » les fosses ont été creusées. La compagnie, qui les a préparées, se tient sur le quai devant le cuirassé « Seydlitz ». C'est la 5e compagnie de la 2e division de la marine.

La nuit est tombée. Le reflet des lanternes forme des îlots blancs sur la surface des quais. L'eau des bassins a des lueurs ternes comme de l'asphalte fondu. La sombre silhouette du cuirassé surgit.

« 5e compagnie, à l'ouvrage ! »...

Les 300 hommes de la compagnie et les mille survivants de l'équipage se mettent au travail. Ils pénètrent dans les tourelles blindées et sur le pont avec de longs câbles électriques. L'écoutille par laquelle on entre d'en bas dans la tourelle est si étroite qu'elle ne peut donner passage qu'à un seul homme à la fois. Le premier est déjà dans la tour. On lui tend la lanterne. Mais avant que le suivant, qui se passe encore les gants de caoutchouc ait pu s'avancer, la lampe réapparaît et tombe sur le pont. Les ampoules éclatent avec fracas. Puis l'homme aussi réapparaît ; il ne descend pas, il s'écrase sur le pont, le visage blême.

« Ben, quoi ?

« Rien, c'est rien...

Mais il a le front couvert de sueur, il aspire violemment.

Un lieutenant s'écrie :

« En voilà des empotés, qui ne sont même pas capables de déblayer une tourelle. Et cet imbécile a encore cassé la lampe ».

« Lieutenant ! »

« Mon capitaine ! »

« Dites à l'économe de distribuer de l'alcool à ces gens. A l'équipage aussi sur le pont arrière ! »

On apporte une autre lampe. Un autre homme monte dans la tour. Que peut-il bien y avoir là de si extraordinaire ? Des morts, mais oui, il le sait bien, et qu'il faut les enlever. Mais en levant la lampe, voilà qu'il voit dans la lumière blanche que répandent 250 bougies, un spectacle si imprévu et si fantomatique que les parois de la tour se mettent à danser devant ses yeux et qu'il est obligé de s'adosser.

Là, le n° 1 des canonniers est dressé exactement comme au moment du combat : l'œil à la lunette, une main agrippée aux rouages qui commandaient la manœuvre des deux canons jumeaux et l'autre main sur le bouton de décharge. Le n° 2 a les mains sur la hausse. Le n° 2 et les autres matelots se tiennent tous là comme s'ils vivaient, comme s'ils faisaient un exercice de tir, au moment où le commandant de la tourelle a crié :

« Pointez ! »

Et pourtant ce n'est pas tout à fait ça. Ces morts ont la rigidité des figures d'un Musée Grévin. Leurs visages ont perdu toute couleur ; ils n'ont même pas ce reflet bleu phosphorescent des cadavres. Les yeux sont des grands trous noirs.

L'ouvrier ne bouge pas ; il a presque perdu la notion des choses et il attend qu'un autre homme du dehors entre dans la tour. Alors seulement, il accroche la lampe !

Les deux vivants se sentent mal à l'aise comme des intrus dans une société où ils n'avaient pas été invités. Ils s'approchent du n° 1. Il faut pourtant en finir d'une façon ou d'une autre avec cet effroyable cauchemar. Ces canonniers qu'il faut enlever de leurs postes, ce n'est pas comme le fer, les débris de vaisseaux qu'on enlève pour les jeter à la ferraille. Ah, mais non ! Si encore ils ne se tenaient pas debout, s'ils étaient étendus, en long ou ramassés sur eux-mêmes, comme il convient à des morts.

Le premier ouvrier ne peut détacher ses regards de ce visage gris, sans yeux. Sa main hésite. Il s'approche et d'une voix entrecoupée il bégaye une explication, une excuse.

« Lâche donc tes roues et tes canons. Tu as fait ton devoir, va ! » On dirait qu'il peine sur les mots. « Tu as fait ton devoir, vieux !, jusqu'au bout ! Çà suffit ! »

Il interpelle son compagnon « Non, prends le par l'autre côté, Kumpel ! »

Ils veulent étendre à terre le nº 1 ; d'abord le nº 1, les autres ensuite. Et puis les passer par l'écoutille à ceux qui attendent sur le pont. Mais au moment où ils étendent les mains et le touchent, il se produit quelque chose d'inattendu.

L'ouvrier voit soudain des étincelles briller à ses yeux. Il se passe la main sur le front. Comme quelqu'un qui aurait fixé le soleil et qui ne pourrait plus en écarter l'image. L'autre regarde, hébété, ses mains vides, les gants en caoutchouc qui se sont tout à coup recouverts d'une fine poussière grise.

Ils ont perçu un faible crépitement — il n'y a plus que de la poussière, sur leurs mains, leurs pantalons, leurs bottes.

Le mort a disparu.

Il ne reste plus que de la poussière et des fragments d'os blancs.

C'est la chaleur et le vide d'air dans la tourelle qui ont produit ce phénomène. Elle s'est transformée en crématoire au moment où les soutes ont pris feu. Les morts étaient devenus des cendres. Les habits carbonisés et collés sur la peau avaient maintenu les corps. Le nº 2 crépite aussi et tombe en poussière dès qu'on le touche. Il avait réglé la hausse à 9.000 m. Ç'avait été son action suprême. Lui aussi avait fait tout son possible. Tous ils avaient fait leur possible... » **C. KN.**

REVUE DES REVUES

Nous lisons dans la « **Weltbühne** :

Wolf Zucker à propos du prochain « *jour du livre* » :

« Le jour du livre a été consacré, conformément aux instructions données par les associations de libraires, au « livre pour la jeunesse ». C'est là une question intéressante et importante, mais pas pour le 22 mars seulement... Notre époque ne semble plus partager l'opinion, qui consistait à considérer les enfants comme une espèce d'adultes ; elle est allée d'un extrême à l'autre. De nos jours l'auteur qui écrit pour les jeunes se croit très à la page en persuadant à ses lecteurs que tous les adultes sont des sots... Le livre pour la jeunesse doit avoir une base morale, parce que l'enfant, à l'encontre des théories esthétiques modernes, n'attache aucune importance à la question artistique, il essaie seulement de voir clair autour de lui dans un monde qui le déroute et lui apparaît plein de menaces. Le livre pour la jeunesse est — bien plus que ne le croient ceux qui l'écrivent — un exemple, un enseignement, un plaidoyer pour la vie. On ne peut exiger des livres pour la jeunesse qu'une chose : le bon sens. Qu'on observe les enfants, et on verra qu'ils connaissent la réalité autour d'eux bien mieux souvent que leurs aveugles pédagogues et leurs ingénieux théoriciens ne se l'imaginent... »

De *Morus* : « *Un musée de la haine* » :

« Il existe depuis quelque temps à Düsseldorf sur le Rhin un musée national pour les études sociales, communales et industrielles ». Ce musée vient de s'enrichir d'une « *section des réparations* ». On y apprend enfin de façon authentique, ce que l'Allemagne a payé jusqu'ici en fait de réparations... Pour celui qui ne sait pas lire les chiffres, le montant des réparations a été représenté par des colonnes composées de pièces d'or en papier maché. Sous chaque colonne figure le Michel allemand, mutilé, écrasé, aplati. Les murs sont tapissés d'axiomes dans le goût de celui-ci : « Un nourrisson né le jour de la signature du traité de Versailles deviendra un vieillard avant d'avoir payé sa dernière contribution aux réparations.

Que l'État prête la main à pareille entreprise, place ses employés à la tête d'une pareille institution, n'est-ce pas là un scandale public ? »

Dans le « **Tagebuch** » :

L'opinion de *Ludwig Bauer* sur *le Lincoln d'Emil Ludwig* :

« On sait comment, à l'aide de traits et de mots en apparence sans importance, il forme quelque chose d'essentiel, comment il découvre l'âme à travers de simples anecdotes et quelle idée précise et particulière il se fait de ces hommes, qui sous sa plume revivent devant nous. On sait aussi qu'il étaye ses vastes œuvres sur de larges fondements ; dans son Lincoln cet édifice de base a peut-être même pris des proportions trop considérables. D'autant plus qu'il ne nous donne pas ici une description de la jeune Union au début du dix-neuvième siècle, mais que, selon son habitude, il marque plus d'intérêt pour l'homme que pour son époque. Ludwig est bien plutôt un portraitiste qu'un paysagiste... »

De *Joachim Friedenthal* : « *Livres d'histoire internationale* » :

« La Fédération universelle des sociétés de pédagogie a fait à la Société des Nations une proposition d'une importance capitale, formulée par un professeur du Collège de France et selon laquelle devraient êtres adoptés dans toutes les écoles de l'ancien et du nouveau monde, des livres d'histoire universelle...

« La Société des Nations s'occupe beaucoup de la lutte contre l'opium. Or l'opium le plus nocif est celui qu'on distille dans les écoles de tous les pays au cours des leçons d'histoire à tendance nationaliste... »

Dans la « **Literarische Welt** » :

Les réponses de quelques grands écrivains français à la question : « *Pourquoi A. France est-il si vite passé de mode* ? »

Une critique de « *l'affaire Grützner* » :

« Un ministre prussien vient d'être destitué de ses fonctions, parce qu'il vit séparé de sa femme et qu'il entretient une liaison avec une autre femme. C'est là un symptôme, une tendance de ces temps nouveaux tant prônés : rendre public tout ce qui est affaire privée, et même exclure tout ce qui est chose privée ... partout on cherche à réprimer l'individualité dans l'homme.

« En littérature nous pouvons, d'année en année presque, constater cette double tendance qui consiste d'une part à rendre public avec un sans-gêne révoltant tout ce qui touche à la vie la plus intime de l'homme et d'autre part à exclure tout ce qui ne concerne pas la collectivité. S'il existait encore de vrais écrivains, j'entends de ceux qui ont le respect de ce qui est humain et même tragiquement humain, et non des fabricants de feuilletons, des gens qui battent la grosse caisse pour le moindre scandale, mais qui ignorent tout de l'âme humaine, l'un ou l'autre d'entre eux s'intéresserait au cas Grützner. Mais que leur importe à ces reporters de la collectivité, qu'un homme aime et en souffre. Ce n'est que quand cent hommes aiment que le cas commence à les intéresser. Et il leur en faut mille qui meurent, pour qu'ils se précipitent à leurs machines à écrire, ces poètes, qui eux-mêmes n'ont pas de vie privée... »

Des réponses fort intéressantes à la question « *L'Allemagne telle que vous la souhaitez* » :

Heinrich Mann : « Il est à souhaiter que l'Allemagne soit un pays de la raison et qui sache douter, exercer la clémence et néanmoins agir. »

Frank Thiess : « Depuis la guerre de Trente ans, l'Allemagne n'avait plus eu de tâche aussi importante à remplir que celle qui lui est réservée actuellement, c'est-à-dire : devenir une nouvelle nation.

A l'occasion de la « journée du livre » fêtée à l'anniversaire de la mort de Gœthe, le 22 mars de chaque année : *Les souvenirs d'un libraire ambulant de Berlin*, confrère de nos bouquinistes, les réponses d'hommes de lettres éminents et bibliophiles à des questions telles que : « *La bibliophilie a-t-elle un avenir en Allemagne* ?

Fedor von Zobeltitz : « On ne peut plus, comme il y a une centaine d'années, acquérir sur le marché aux vieux bouquins quelque rare édition pour peu d'argent. Les marchands de vieux livres sont devenus très perspicaces... »

J. H. Ehmcke : « Je ne crois pas qu'en Allemagne la bibliophilie, c'est-à-dire l'intérêt et le soin donnés au développement du livre, puisse jamais cesser d'exister. Mais, pour rester utile, il faut qu'elle s'adapte aux exigences des temps présents... »

C. K.

DURCH DIE FRANZÖSISCHEN ZEITSCHRIFTEN

Wir lesen :

In « **Le Correspondent** » :

Von *Robert Pitrou* : « *Blick auf die deutsche Literatur* » :

« Periodisch führt die deutsche literarische Republik die Räuber von Schiller auf.

« Die Menschheit umarmen ! ! : Deutschland greift zurück zu seiner kosmopolitischen Tradition... Im Grunde ist dies eine Form der ewigen Sehnsucht, welche die deutsche Seele nach « anderswohin » treibt.

« Die deutsche Literatur, wie jede andere Literatur überhaupt, schwankt zwischen zwei Polen. Was sich aber am deutschen Horizonte ankündet (wir meinen geistig, aber die Annäherungspolitik mit Frankreich kann dazu beitragen) ist ein Klassizismus, eine glückliche Synthese von Realismus und Idealismus ».

In der « **Revue de Paris** » :

Von *L. Houllevigue* einen Ueberblick über den « *Konflikt zwischen Emissions- und Ondulationstheorie des Lichts* ».

In « **La Revue belge** » von *A. Mabille* : « *Kleine persönliche Erinnerungen über Verhaeren* » :

« Im Jahre 1912 hielt der Verfasser der « Spartanischen Helena » Vorträge in ganz Deutschland über « die Begeisterung » ; er behandelte dasselbe Thema auf einer Tournee, die er Ende 1913 in Russland unternahm, wo er begeistert aufgenommen wurde. Er fand dort — der Ausspruch missfiel manchen Russen damals — « eine grosse Rasse die einst ein grosses Volk werden könnte ».

Damals (1886) war sein Freund van Rysselberghe sein Porträtist geworden. 1882 schon hatte er von Verhaeren ein Pastelbildnis gemalt, 1892 entsteht eine Zeichnung, die den visionären Dichter der « Flambeaux noirs » sitzend zeigt, mager, mit weit offenem Auge, von Gesichten heimgesucht. « Les hommes d'aujourd'hui » haben ein anderes Bild veröffentlicht (1896) wo der Dichter lesend dem Zuschauer gegenübersitzt, ein Thema das in verschiedenen Bildnissen wiederaufgenommen wurde. Im Luxembourg z. B. haben wir einen Verhaeren der an seinem Schreibtisch sitzt in seinem Arbeitszimmer in St-Cloud... »

« *Gespräch mit Claude Farrère* » von *Robert Vallette* :

« Wollen Sie mir von Ihren literarischen Anfängen reden ?

— Im Jahre 1899 als ich in China und Indo-China war, hatte ich ein erstes Buch geschrieben, das ich absolut veröffentlichen wollte. Aber es ist nie soweit gekommen. 1901 hatte der « Journal » einen literarischen Concours eröffnet ; ich sandte eine Novelle ein, die unter 6.000 eingesandten Schriften den ersten Preis erhielt. Das Jury präsidierte J. M. de Hérédia, welcher Pierre Louys bat, mir zu schreiben. Es wurde ihm aber nicht leicht gemacht, mich zu finden, da ich mich unter einem Pseudonym verbarg. Uebrigens hat Pierre Louys die ganze Geschichte im Vorwort erzählt, das er für « Fumée d'Opium » verfasste ».

Von *Léon Deffoux* : « *Das literarische Pastiche* » :

« Woher kommt das Interesse, welches das literarische « Pastiche » erweckt ? Man kann seinen Ursprung, glaube ich, auf Schulgewohnheiten und auf satirische Bedürfnisse zurückführen. Das « Pastiche » ist eine Art Versinnbildlichung der Methode, derzufolge der Stil durch Assimilation der auf dem Schulprogramm stehenden Autoren eingeübt wird.

Das « Pastiche » ist eine Art Satire ohne Bosheit, eine eingestandene Mystifikation... Es ist ausserdem eine literarische Weihe, die dem Schriftsteller zuteil wird und die unter der komischen Maske, manche gute Lektion enthält... »

In « **Europe** » :

Von *Jean-Richard Blochs* : « *Destin du Théâtre* » u. a. :

« Das zwanzigste Jahrhundert ist unter ähnlichen politischen Zeichen geboren, wie das neunzehnte (1814-1914 : Weltkriege, Furcht vor Revolution, liberale Versprechungen, inter-

nationale Kongresse...) aber die psychischen Zeichen waren entgegengesetzte (1815 : liberale und machinistische Hoffnungsträume ; 1819 : demokratische und industrielle Enttäuschungen. 1830 : Die Bourgeoisie vereint sich mit der Demokratie, 1930, Scheidung zwischen beiden, etc...)

Die politischen Voraussetzungen erzeugen parallele Fluchtbedürfnisse, die psychischen bestimmen Richtung und Art dieser Flucht. Daher werden in diesen beiden Epochen entgegengesetzt gerichtete Fluchtversuche gemacht ».

In « **Le Monde Nouveau** » von *Justin Godard* : « *Palestinische Probleme* » :

« Palestinien ist ein Staat, aber die jüdische nationale Gründung ist kein Staat... sie ist (nach Georges Scelle) eine Vereinigung mehrerer juridischer Befugnisse, denen zufolge die Mitglieder des Judentums der ganzen Welt, die es wünschen sich dort ansiedeln können unter dem Schutz sozialer und politischer Verordnungen, aber ohne dass ihnen irgendwelches exklusives politisches oder territoriales Recht zuerkannt werde. Es ist eine rein juridische Konstruktion.

Heutzutage befindet sich Palestinien etwa in der Lage eines Minderjährigen unter Vormundschaft. »

Unveröffentlichte Aeusserungen *Stendhals* über *Paolò Veronese* u. a. « Veronese hat ein natürliches Phänomen wiedergegeben, das seinen Bildern ihren Reiz verleiht und von fast allen anderen Malern vernachlässigt worden ist. Er hatte bemerkt, dass in den Schatten eine Leuchtigkeit weiter zittert, welche nicht von der Hauptlichtquelle ausgeht, eine Art Helligkeit, die die Luft selber widerspiegelt und die es möglich macht, auch die Einzelheiten der im Schatten liegenden Gegenstände zu unterscheiden. Auf seinen Bildern behalten denn diese Gegenstände ihre farbigen Halbtöne, die das Detail beinahe so scharf zeigen, als es bei den dem Lichte ausgesetzten Gegenständen der Fall ist... »

C. K.

BIBLIOGRAPHIE

Chronique de Peyrolles
von
Eugène Curet
Horizons de France

Eugène Curet ist ein Neffe von Anatole France, von dem er das überlegene Lächeln hat. Niemand würde glauben, dass er aus der *Cité des Livres* stammt, dass er gewissermassen die Fensterscheiben eingeworfen hat, um draussen spielen zu können. Sein Roman riecht so gar nicht nach Druckerschwärze oder Bibliotheksstaub ; er duftet von Lavendel, Honig und provinzialischer Landschaft. Er sagt Dinge über den Antiklerikalismus und die ganze politische und soziale Komödie, die beinahe zu fein und gescheit sind, allein wie gut kennt er Land und Leute der Provence. Er verdient in der Tat, einen grossen Leserkreis su finden.

L'Or
von
Marcel Péguy
Cahiers de la Quinzaine

Gleichzeitig mit zwei klugen und intelligenten Broschüren von Maurice Desbiens, die kurz gesagt eine Verteidigung der Romantik sind, veröffentlicht Marcel Péguy diese Studie über das *Gold*. Indem er sich auf Ideen stützt, die er von Charles Péguy übernommen hat, macht er der gesamten modernen Civilisation der Industrie, die sich nicht gegen das « allgemeine menschliche Elend » wendet, den Prozess. Er schreibt grosszügige und hellsichtige Seiten, denen man bis zur Schlussfolgerung nachgehen sollte : die moderne Stadt im Widerspruch mit der Stadt der Antike, die allein fähig ist, sich zur christlichen Stadt zu entwickeln.

Hélier, Fils des Bois
von
Marie le Franc
Rieder
. . .

Kanadischer Wald, in den man sich verirrt, Seen, Flüsse, nördliche Morgenröte, Streifzüge und Jagden... Eine junge Französin schliesst sich einem Trupp von Leuten an, die während des Sommers in die grosse grüne Wildnis ziehen. Nun steht sie zwischen einem klugen und kultivierten Wahlverwandten und einem Holzfäller, eben diesem Hélier, dem Sohn der Wälder. Sich an Hélier verlieren, heisst sich dem Duft und Schatten des Waldes überlassen, sein Herz dem Takt des freien Lebens anpassen. Wenn Juliette vielleicht darauf verzichtet, geschieht dies um einer Sache willen, die stärker als sie selbst ist. Seit *Grand-Louis l'Innocent*, weiss man, dass Marie le Franc gern dieses Thema, das ihr sehr liegt, bearbeitet.

Flo ou les Réflets du Silence
von
Elie Richard
Rieder
. . .

Ein grosses Uebel bedrückt die Welt, sagt Elie Richard. Es ist durchaus nicht neu, aber heute tritt es beinahe als ständige Regel auf. Wir haben hier eine kleine Welt, die Komödie spielt, sich dem Universum eindrängen will und mit allen Mitteln vorwärts zu kommen sucht. Der Verfasser von *Marceau la Rose*, den man noch nicht vergessen hat, erleuchtet sie mit heiterem und ironischem Licht, das im Grund mehr Mitleid und Rührung als Satire zeigt. Flo ist der amüsante Konflikt zweier Generationen, der Roman derer, die vorgestern arriviert sind.

Une Femme pure
von
Marise Querlin
Ed. de l'Épi
. . .

Marise Querlin ist väterlicherseits indianischer Abstammung und hat in der Schule von Saint-Sauveur zu Puisaye auf denselben Bänken wie Claudine gesessen. Hier veröffentlicht sie den Roman einer Journalistin, die zwischen ihren vielleicht ein wenig zu hochgespannten Plänen und dem Bedürfnis nach menschlicher Zärtlichkeit hin und her geworfen wird. Das führt sie im Verlauf ihres mehr unangenehmen als angenehmen Lebens in allerhand Erlebnisse.

Marrons sculptés
von
Jean Gaument et Camille Cé
Spes
. . .

Hierin veröffentlichen die beiden wohlbekannten normannischen Schriftsteller einen Band Erzählungen, amüsante und schön herausgearbeitete Figuren, die einer Handvoll Kastanien gleichen, aus denen man zum Zeitvertreib an einem Herbstabend allerlei Gesichter schnitzelt. Wenn die Buchhändler übrigens behaupten, das Publikum interessiere sich nicht für Novellenbände, darf man sie nur auf Maupassant hinweisen, und dies unterhaltsame Buch mit dem normannischen Einschlag wird ihre Behauptung von neuem dementieren.

M'Bala
von
Saint-Floris
Berger-Levrault
. . .

Eindrücke, die auf Grosswildjagden erlebt sind. In der Vorrede heisst Francis Jammes uns die Schlichtheit des Autors, seinen Mut dem jede Prahlerei fernliegt, seine Menschlichkeit auch in den kleinsten Dingen schätzen. Er bewundert jenen natürlichen Stil, der den Duft und den Lebenssaft des Urwaldes hat. Warum beim Lesen dieses Buches nicht mit ihm in solche Bezauberung eintreten ?

Variétés II
von
Paul Valéry
N. R. F.
. . .

Valéry spricht hier über Montesquieu, Descartes, Stendhal — besonders dieser Stendhal gibt zu denken ! — Bossuet, Baudelaire, Huysmans, Mallarmé, Verlaine. Im Besonderen handelt dies Buch vom menschlichen Geist sowie von der Macht, die der Mensch sich auf der Erde anmasst. Zusammengefasst : ein Buch, das den Kopf heiss macht und das man keinesfalls zu lesen versäumen soll.

Robert
von
André Gide
N. R. F.
. . .

Sobald ein Werk in Erscheinung getreten ist, kann man darum herumgehen, es unter einem andern Gesichtswinkel, der nicht der ursprüngliche ist, betrachten, es anders und doch so wiederfinden. Dieser Ergänzungsband zur *Ecole des Femmes* stellt uns den

Roman Roberts und Evelinens von der andern Seite dar. Nach dem Tagebuch der Frau das des Ehegatten. Man hätte jedoch erwartet, dass Gide, wenn er mit Robert zu sympathisieren versucht, sich in Wahrheit sich selbst gegenüberstellte.

Le Mauvais Ange
von
Armand Ladanchet
Plon

Der böse Engel ist ganz einfach nicht irgend eine verführerische junge Frau sondern die alte Magd eines Landpfarrers. Zänkisch, unausstehlich, unmöglich, herrscht sie mit allen nur erdenklichen Mitteln, sogar durch das Mitleid, und bringt so schliesslich ihren Herrn ins Grab. Vergebens hat der junge Jean mit all dem Grossmut seiner Jugend einzugreifen gesucht.

Ladanchet hat diesen farbigen und wahrklingenden Roman mit frischem und lebendigem Schwung geschrieben. Man darf ihn also wohl nicht tadeln, wenn er uns zu gefallen die romantische Mode ironischer Ueberschriften wieder aufleben lässt.

L'Arc en Ciel
von
Marius-Ary Leblond
Les Oeuvres représentatives

Dieser Regenbogen überglänzt eine schuldlose und gütevolle Welt, gleich jener anderen, die, von der Sündflut gereinigt, aus Noahs Arche bevölkert wurde. Es sind feine und hübsche Tiergeschichten, die voll geheimnisvoller Züge stecken — dies vielleicht das wahre Kennzeichen der beiden Leblond, der Beschreiber ferner Rassen und Weltteile, der Dichter aller Dinge, die noch im Kindheitszustand, den die Kultur zu adeligem Dasein erwecken soll, verharren.

Vigile
Grasset

Es ist von Wichtigkeit, diese prachtvolle Sammlung anzuzeigen. Vielleicht ein wenig zu herb, enthält sie doch eine Fülle von Claudel'schen, Charles du Bos'schen, Mauriac'schen Texten, dazu wundervolle Seiten von Camille Mayron über die Kathedrale von Strasbourg, die tief und süss wie Schatten sind, in denen sich die glühenden Glasfenster entzünden. *Vigile* enthält zwar kein Programm — wenn es nicht den verschiedensten veranlagten katholischen Schriftstellern eine Art Zusammenkunftsplatz bieten will — aber dies Bestreben ist ein umso schöneres Programm.

Henri POURRAT.

Les Larmes Froides
von
Maçamouné Hakoutchô
aus dem Japanischen übertragen von S. Asada u. Charles Jacob
Rieder

Zunächst hat dieser japanische Roman etwas von der Subtilität französischer Literatur. Der Leser fühlt die Versuchung, an Madame Bovary oder die Education sentimentale zu denken, aber dieser Vergleich hinkt auf beiden Beinen. Denn sehr schnell wird die scheinbar europäische Fassade durchbrochen, und das ganze Gebäude ist so fremdartig wie seine Bewohner. Der asiatische Intellekt, der sich von dem europäischen so sehr unterscheidet, gibt dem Buch seine klare, ja luftlose Atmosphäre, in der die Lebenden in einer gespannten und übersteigerten Gehirnlichkeit verweilen. Wird dieser Intellekt von dem rechten Weg abgelenkt, sind allen Gespenstern und Täuschungen die Türen und Fenster geöffnet.

Ein Gelehrter, der von seiner Frau geschieden ist, tötet seinen Diener-Assistenten, weil er sich von ihm bedroht glaubt. Allein diese Verwirrung der Sinne ist seit langem vorbereitet; jeder hat Anteil und Schuld daran, die geschiedene Frau, die aus der Ferne Geliebte, der Freund. Von allen Seiten verfolgt, versucht der Betrogene sich durch diesen Mord zu retten und sinkt nur tiefer in Furcht und Sinnlosigkeit. Zwischen dem Landhaus in Odawara, über dem der Mittag brütet, und den staubigen Strassen von Tokio irrt er hin und her, betrachtet alle Menschen und fühlt den heftigen Wunsch, in sie hineinsehen zu können, um ihre geheimen Gedanken zu lesen. Niemand hilft ihm, oder die Hilfe ist zu grob und zu vernünftig und er fällt in seine Schuld wie in einen tiefen Brunnen.

Serge Elisseew hat eine erläuternde Vorrede zu dem Roman geschrieben, die uns alles Wissenswerte über die Persönlichkeit des Autors mitteilt. Bleibt uns nur noch den Uebersetzern zu danken, die, wie Elisseew sagt « dies ausgezeichnete Werk treu und flüssig übertrugen und uns so die japanische Seele ahnen liessen, die für die Abendländer so schwierig zu durchschauen ist. »

Dr Anno SCHLÖSSER.

La Société Générale Alsacienne de Banque

Siège Social à STRASBOURG - 4, rue Joseph-Massol

Capital: 100.000.000 de francs
Réserves: 62.000.000 de francs

---

met à la disposition de son client:

ses abondantes ressources,

ses relations avec les plus importantes banques du monde entier,

son expérience des affaires commerciales, industrielles et financières, tant régionales que nationales ou étrangères.

Si quelque question vous intéresse ou vous préoccupe, adressez-vous à son Secrétariat qui, après consultation du service compétent, vous enverra une réponse rapide et documentée.

Adresse télégraphique: Sogenalsa Strasbourg

Téléphone { urbain: 54-80, 54-81, 54-82, 77-80
{ interurbain: 36, 37, 38

Allgemeine Elsässische Bankgesellschaft

Société Générale Alsacienne de Banque

Hauptsitz: STRASBOURG - 4, rue Joseph-Massol

Niederlassungen in Frankreich, Luxemburg, Deutschland, Schweiz und Saargebiet

Aktienkapital: 100 Millionen Francs
Reserven: 62 Millionen Francs

Der Kunde der ALLGEMEINEN ELSÆSSISCHEN BANKGESELLSCHAFT geniesst die Vorteile eines Bankinstituts

von grosser festfundierter Kapitalkraft,

mit Beziehungen zu den bedeutendsten Grossbanken der ganzen Welt,

mit langjähriger praktischer Erfahrung in allen Transaktionen des Handels, der Industrie und sämtlichen Geldgeschäften im In- und Ausland.

Schreiben Sie an unser Generalsekretariat. Anfragen sind willkommen und werden nach Bearbeitung durch die kompetente Dienststelle schnell und sachkundig beantwortet.

Zentrale und Generalsekretariat:
4, rue Joseph-Massol, STRASBOURG (Frankreich)

Telegramm-Adresse: Sogenalsa Strasbourg

Fernsprecher { Fernverkehr: Strasbourg 36, 37, 38
{ Ortsverkehr: 54-80, 54-81, 54-82, 77-80

Professeur français, philologue, céderait à prix modéré

la plus grande partie de sa bibliothèque

environ cinq cents ouvrages français, allemands et italiens, dont quelques-uns aujourd'hui introuvables.

S'adresser pour tous renseignements au bureau de la REVUE RHÉNANE, Mayence, Bauhofstrasse 1 (rez-de-chaussée).

Bulletin d'Abonnement

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an-de six mois-à la "REVUE RHÉNANE" à partir du .... 192....

Je vous envoie par courrier de ce jour un mandat-poste - un chèque - .... de 40 fr. (étranger 50 fr.)

Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de ....

Nom ....
(très lisible)

Adresse ....

A .... *le* *192*

Signature ....
Rayer les mots inutiles.

Découper le bulletin et l'adresser à Monsieur le Directeur de la "Revue Rhénane", Imprimerie des «Dernières Nouvelles» de Strasbourg

Abonnements-Bestell

Hierdurch abonniere ich vom 192...... ab für ein Jahr - ein h die "RHEINISCHEN BLÄT

Mit gleicher Post schick Anweisung - einen Scheck - 6,— Mk.

Der Abonnementsbetrag von ist in meiner Wohnung .... abzuholen.

Name ....
(deutliche Schrift)

Adresse ....

Datum *192*

Unterschrift ....
Ueberflüssiges ist zu streichen.

Den Bestellzettel ausschneiden und ihn an den Direktor der „Rheinischen Blätter" einsenden. Imprimerie des «Dernières Nouvelles» de Strasbourg

LE COURRIER DE LA PRESSE
«LIT TOUT»
«RENSEIGNE SUR TOUT»
ce qui est publié dans les
JOURNAUX, REVUES ET PUBLICATIONS
de toute nature
PARAISSANT EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER
et en fournit les extraits sur tous sujets et Personnalités

FONDÉ EN 1872
Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco
Ch. DEMOGEOT, Directeur
21, Boulevard Montmartre, PARIS (2e)

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'EXTRAITS DE PRESSE
ARGUS DE LA PRESSE
«VOIT TOUT»

Reg. de Comm.: Seine No 215.373 — Téléph.: Provence 16-14
Fondé en 1879

37, RUE BERGÈRE 37, PARIS (9e)

LA REVUE RHENANE
RHEINISCHE BLÄTTER

SOMMAIRE :-: INHALT

IERRE DU COLOMBIER — Les petites Cours rhénanes 4
SCHRICKE — Franz I. und das « Collège de France » 13
K DE LELIWA — Liszt et Wagner (Première Partie) 17
SCHLÖSSER — Flaubert 25
NŒRTZER — Le « Hypérion » de Hölderlin 28
« Lektionen an die Kaiserin » — (Ein noch unbekanntes Werk von Fustel de Coulanges) 32
COULANGES — « Die Griechen » (Auszug) 35
Une Bibliothèque modèle : La « Deutsche Bücherei » à Leipzig 36
NIUS — L'Allemagne devant l'Esprit Méditerranéen 39

NOVELLE

ÄFERDIEK — Ein Mann wartet auf seinen Tod (Eine seltsame Geschichte) 41

CINÉMA

LLERMOZ — Minderwertige Filmproduktion 44

LIVRES NOUVEAUX

C. KN. — Felicitas Rose : Die Wengelohs 45
Nur eine Knabenseele 45
Francis Jammes ; Champêtreries et Méditations 46

C. K. — Revue de quelques Revues 46
Durch die französischen Zeitschriften 49

BIBLIOGRAPHIE

HENRI POURRAT — Le Guerrier appliqué 52
Eva ou le Journal interrompu — Les folles Passions de Pauline Borghese — La Vie amoureuse d'Honoré de Balzac — Cassandre — Les Illusions — Dossiers Confidentiels 53
Le Regard baissé — Rollinat — Michel changé en labri 54

Dr ANNO SCHLÖSSER — Cynthia — Ceux d'en Bas 54
Benoni — Héros ou Saint — Paolo Ucello 55

WILLI SCHÄFERDIEK — Rheinische Dichtertagung in Bad Kreuznach — Konstituierung des « Bundes rheinischer Dichter » 56

Direction, Rédaction et Administration STRASBOURG
Alle Zuschriften sind zu richten an : « RHEINISCHE BLÄTTER », Imprimerie des « Dernières Nouvelles » de Strasbourg
Adresser toutes correspondance à « LA REVUE RHÉNANE », Imprimerie des « Dernières Nouvelles » de Strasbourg

Bezugspreis : Deutschland 12 G.-Mark
Anzeigen : die 5 gesp. Nonpareillezeile 2 francs (0,25 G.-Mark)
Abonnements : France 6 numéros 22 francs, 12 numéros 40 francs — Étranger 60 francs
Diese Nummer 1,25 G.-Mark — En France 5 francs pour ce numéro